

**LE NOUVEAU
FESTIN DE PIERRE**
OU L'ATHÉE FOUDROYÉ
TRAGI-COMÉDIE

Représenté sur le Théâtre Royal du Marais.

ROSIMOND, Jean-Baptiste du
Mesnil dit Claude La Rose

1670

**LE NOUVEAU
FESTIN DE PIERRE
OU L'ATHÉE FOUDROYÉ
TRAGI-COMÉDIE**

Représenté sur le Théâtre Royal du Marais.

**Du Sieur ROSIMOND, Comédien
du Roi.**

**À PARIS, Chez PIERRE BIENFAIT, Libraire Juré, dans la
Cour du Palais, à l'Image Saint-Pierre, proche l'Hôtel de M. le
Premier Président.**

M. DC. LXX. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

À MONSIEUR

MONSIEUR,

Cet ouvrage me fait rougir, et il a si peu de rapport avec votre mérite, que je vous l'offre avec crainte ; mais l'ardeur de vous témoigner mes respects, m'emporte sur tout ce qui pourrait m'en détourner ; et sans examiner, si ce n'est point faire injure au plus Parfait des hommes, de mettre sous sa protection le plus méchant de toute la Terre, je crois ma faute pardonnable par nécessité de mon devoir. Vous avez, MONSIEUR, trop de lumière; pour ignorer qu'il n'est point d'hommage assez dignes des personnes illustres comme Vous, et que la distance est trop grande entre celles qui les reçoivent , et celles qui les rendent, pour leur pouvoir donner une juste proportion ; c'est aussi sur ce fondement, et sur cette généreuse Bonté qu'on admire en Vous, que ma Mue ose espérer pour son coup d'essai, l'honneur de votre appui : il lui en faut un considérable, comme le vôtre, pour la mettre à l'abri des traits de la Censure ; et cet avantage étant l'unique but de ses souhaits, pour peu qu'elle ait le gloire de vous plaire, elle pourra rendre un vol plus glorieux, et vous donnant de nouvelles marques de sa reconnaissance, joindre ses éloges à ceux que la Renommée publie si légitimement en votre faveur. Tant de rares vertus que vous possédez en suprême degré seront le soin de ses veilles, et tous mes efforts se borneront à mériter l'honneur de ma dire avec respect,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

ROSIMOND.

AU LECTEUR.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on t'a présenté ce sujet. Les comédiens italiens l'ont apporté en France, et il a fait tant de bruit chez eux que toutes les troupes en ont voulu régaler le public. Monsieur de Villiers l'a traité pour l'Hôtel de Bourgogne, et Monsieur de Molière l'a fait voir depuis peu avec des beautés toutes particulières. Après une touche si considérable, tu t'étonneras que je me sois exposé à y mettre la main ; mais apprends que je me connais trop pour m'être flatté d'en faire quelque chose d'excellent, et que la troupe dont j'ai l'honneur d'être étant la seule qui ne l'a point représenté à Paris, j'ai cru qu'y joignant ces superbes ornements de théâtre qu'on voit d'ordinaire chez nous, elle pourrait profiter du bonheur qu'un sujet si fameux a toujours eu. Tu t'étonneras encore des fautes qui sont dans cet ouvrage, mais excuse une première pièce, et sache qu'il est impossible de mettre celle-ci dans les règles, que même j'ai donné deux amis débauchés à Dom Juan pour remplir davantage la scène, que mon dessein n'a été que de te divertir, et que pour ta satisfaction je tâcherai d'en faire une autre qui réparera tous ses défauts. Fais-moi la grâce cependant de ne point confondre ce Festin de Pierre avec un que tu as pu ou pourras voir sous le nom de Monsieur Dorimond ; nos deux noms ont assez de rapports pour t'empêcher de lire celui-ci, croyant que c'est le même, et quoique le sien soit infiniment meilleur, ne me refuse pas un quart d'heure de ton temps. Adieu.

PERSONNAGES

DON JUAN.
CARRILLE, Valet de Don Juan.
DON LOPE, Débauché, ami de Don Juan.
DON FELIX, Débauché, ami de Don Juan.
LÉONORE, Demoiselle de Séville.
ORMIN, Hôte d'un Bourg.
PAQUETTE, Fille d'Ormin.
THOMASSE, Fille d'Ormin.
LE PRÉVOT.
ARCHERS.
L'OMBRE DE DON PIERRE.
THOMAS, Paysan.
ROLLIN, Paysan.
AMARILLE, Fille de Thomas.
DEUX VOIX.

La scène est à Séville et dans quelques lieux proches de la Ville.

Nota : Transcription de la version numérisée de Gallica à partir l'exemplaire de la BnF Rés. Yf-4067 sur le rondage et Y5689 sur la page de titre.

ACTE I

SCÈNE I.

Carrille, Léonor.

CARRILLE.

Oui, l'affaire est conclue, et moi-même j'enrage
Qu'il me veut malgré moi forcer à ce voyage.

LÉONOR.

Quoi ! Don Juan ainsi me manquerait de foi ?

CARRILLE.

Oui.

LÉONOR.

Mais quoi, les serments l'attachaient tout à moi.

CARRILLE.

5 Ses serments ! Si c'est là que votre espoir s'arrête,
Madame, votre hymen n'est pas encore chose prête,
Il en prodigue assez, mais il n'en tient jamais.

LÉONOR.

Tu le dis, mais...

CARRILLE.

Je sais un peu trop de ses faits.
Vous n'êtes pas la seule à qui même aventure
10 A mis honneur et biens en mauvaise posture,
Il prend de tous cotés ce qu'il peut attraper
Et sans scrupule aucun fait gloire de tromper ;
Tout pour son appétit est d'un égal usage,
Il met impunément belle ou laide au pillage,
15 Et saoul de leur honneur, il cherche en d'autres lieux
S'il pourra rencontrer qui le contente mieux.
En peu de mots voilà son portrait véritable,
Jugez de quoi mon maître envers vous est capable.

LÉONOR.

Qui l'eût pu croire, hélas ?

CARRILLE.

Il fallait s'en douter.
20 Peste, que votre sexe est facile à tenter !
Il ne faut pas toujours croire les apparences,
Et l'on doit mûrement prévoir les conséquences,
C'est trop facilement se laisser enflammer.

LÉONOR.

Hélas ! que tu sais peu ce que c'est que d'aimer ;
25 À voir mille transports d'une flamme assidue,
Quelle fierté, dis-moi, ne se serait rendue ?
Il est bien mal aisé dans ces empressements
Qu'un cœur n'ait tôt ou tard de tendres sentiments,
Et l'amour qu'on nous montre, en paraissant extrême,
30 Fait que sans raisonner on y répond de même :
Quelque doute qu'on ait de sa sincérité,
L'amour malgré la crainte est toujours écouté,
Et comme les soupçons semblent lui faire injure,
On le flatte aisément d'une ardeur toute pure.

CARRILLE.

Et c'est ce qui vous perd. En matière d'amour
35 Il faut que la raison vous gouverne à son tour.
Tant d'infidélités, dans le siècle où nous sommes,
Ne déclarent que trop quelle est l'humeur des hommes ;
Car pour un qui dit vrai, mille autres plus trompeurs
40 Volent impunément les dernières faveurs.
Pour peu que votre sexe écoute leurs promesses,
Ils savent profiter de toutes vos faiblesses,
Et faisant grand fracas de leur fidélité,
Surprennent aisément votre crédulité.
45 Et puisqu'il faut ici vous faire tout connaître,
Pour ne vous rien celer de l'humeur de mon maître,
C'est qu'il est mille fois plus perfide qu'eux tous.

LÉONOR.

L'ingrat me promettait qu'il serait mon époux.

CARRILLE.

Mon maître épouserait ma foi toute la terre.

LÉONOR.

50 Mais quoi ! Ne craint-il pas les éclats du tonnerre,
Et qu'il ne soit puni de son manque de foi ?

CARRILLE.

Vous le connaissez mal, il n'a ni foi ni loi,
Madame, et n'admet point de dieux que son caprice,

Et sans cesse du Ciel il brave la justice.

LÉONOR.

55 Tel qu'il soit, je prétends aujourd'hui lui parler ;
Son ardeur envers moi pourra se réveiller,
L'amour produit souvent des retours dans une âme.

CARRILLE.

Vous ferez un grand coup s'il y consent, Madame.

LÉONOR.

60 J'en veux être assurée, et s'il me quitte enfin,
Pour laver cet affront j'ai le remède en main,
Ma mort en éteindra la funeste mémoire.

CARRILLE.

Toujours sur cet article il ne faut pas s'en croire :
Quoique l'honneur soit cher, vivre est encore plus doux,
Et loin de vous pleurer, on se rirait de vous.
65 N'affectez point ici la vertu de Lucrèce ;
Je sais que ce malheur cause de la tristesse,
Mais en pareil sujet on n'agit pas fort bien
Si l'on ne veut s'en taire et n'en témoigner rien.
Mais puisque vous voulez en être plus certaine,
70 Mettez-vous, s'il vous plaît, dans la chambre prochaine :
Mon maître doit venir dans un moment ici,
Et je vais lui parler de vous ; mais le voici.

SCÈNE II.

Don Juan, Carrille.

DON JUAN.

Ah, Carrille ! Sais-tu ce que je viens de faire ?

CARRILLE.

Quelque malheur nouveau ?

DON JUAN.

Coquin.

CARRILLE.

75 Depuis que je vous sers, je ne vois pas un jour
C'est l'ordinaire.
Qui se passe, Monsieur, sans crime et sans amour.

DON JUAN.

Quels crimes ai-je fait ?

CARRILLE.

Ce n'est rien ? Faire mourir son père,

DON JUAN.

80 Son humeur était par trop sévère,
Carrille, et pour son bien j'ai dû m'en dépêcher.
Qui ne se fût lassé de l'entendre prêcher ?
Contre mes mœurs sans cesse il armait sa censure,
Sans cesse il me chantait quelque nouvelle injure,
Et... mais n'en parlons plus, sache donc qu'aujourd'hui...

CARRILLE.

85 Et Don Pierre, Monsieur, assassiné chez lui ?
Ce Commandeur fameux qui gouvernait Séville,
Et que pour ses vertus on pleure dans la ville,
N'est-ce donc rien, Monsieur ?

DON JUAN.

90 J'en demeure d'accord,
Mais de sa main aussi j'aurais reçu la mort ;
Les beaux yeux de sa fille à mes yeux surent plaire,
Et pour en mieux jouir il fallait s'en défaire ;
L'obstacle était trop grand pour en venir à bout,
Et pour l'objet aimé l'amant hasarde tout.

CARRILLE.

95 Et de tous les côtés des filles abusées,
Dont les familles sont partout scandalisées ?
Bon, ce sont des chansons ; quels crimes a-t-il fait ?
Monsieur, au grand galop vous courez au gibet, Et...

DON JUAN.

100 Quoi ! toujours parler, et sans vouloir m'entendre ?
Sans craindre mon courroux oses-tu me reprendre ?
Hé ! que t'importe-t-il si je fais bien ou mal ?
L'un ou l'autre pour toi n'est-il pas [bien] égal ?
Laisse-moi suivre en tout cette ardeur qui m'anime ;
J'obéis à mes sens, il est vrai, mais quel crime ?
La nature m'en fait une nécessité,
Et notre corps n'agit que par sa volonté.
105 C'est par les appétits qu'inspirent les caprices,
Qu'on court différemment aux vertus comme aux vices.
Pour moi, qui de l'amour fais mes plus chers plaisirs,
J'ose tout ce qui peut contenter mes désirs,
Je n'examine point si j'ai droit de le faire,
110 Tout est utile pour moi quand l'objet me peut plaire,
Et ne prenant des lois que de ma passion,
J'attache tous mes soins à sa possession.

CARRILLE.

Et sur le fondement de ces noires maximes,
Vous n'avez point d'horreur de commettre des crimes ?

DON JUAN.

115 Apprends qu'il n'en est point pour un cœur généreux.
La lâcheté de l'homme en fait le nom affreux.
Si tous ces cœurs étaient et grands et magnanimes,

Ces crimes qu'on nous peint ne seraient pas des crimes ;
Mais ce n'est qu'un effet d'un courage abattu,
120 Dont la timidité veut passer pour vertu.
Il n'est rien qu'un grand cœur ne se doive permettre,
Et le crime est vertu pour qui l'ose commettre.
Juge donc...

CARRILLE.

Oui, je crois que tout vous est permis ;
Mais quittons-nous l'un l'autre, et soyons bons amis.

DON JUAN.

125 Pourquoi ?

CARRILLE.

Pourquoi, Monsieur ? c'est que Dame Justice
Me rendrait tôt ou tard quelque mauvais office :
Sous prétexte qu'on dit tel maître, tel valet,
Elle pourrait me faire une passe au collet.

DON JUAN.

Dois-tu craindre où je suis ? et peut-on...

CARRILLE.

130 Et souvent on punit le valet pour le maître. Tout peut être,

DON JUAN.

Tu me suivras partout, ou la mort à l'instant
T'est sûre.

CARRILLE.

S'il vous plaît, ne vous pressez pas tant,
Je veux vivre.

DON JUAN.

Suffit, parlons de ma conquête.

CARRILLE.

De qui ? De Léonor ?

DON JUAN.

135 Faut-il te dire cent fois que je ne puis la voir ?
Ne m'en romps plus la tête.
J'ai joui d'un objet qui passait mon espoir,
D'Oriane en un mot.

CARRILLE.

D'Oriane !

DON JUAN.

Oui, Carrille.

CARRILLE.

Quoi ! de ce rare objet l'honneur de sa famille ?
Fille du Commandeur ?

DON JUAN.

Elle-même.

CARRILLE.

Et comment ?

DON JUAN.

140 J'avais su m'introduire en son appartement,
Et malgré ses efforts ma flamme est satisfaite,
Et dans le même instant que je faisais retraite,
Don Bernard son amant a péri par mes coups.

CARRILLE.

Après tant de forfaits, où vous sauverez-vous ?

DON JUAN.

145 Tu sais que je devais abandonner Séville,
Qu'aux pays étrangers j'allais chercher asile ;
Mais avec mes amis ayant tout consulté,
J'ai trouvé que sur mer j'ai plus de sûreté,
Don Lope et Don Felix en ont pris la conduite,
150 Et cherchent un vaisseau pour hâter notre fuite,
Ainsi sans perdre temps allons nous préparer.

CARRILLE.

J'aperçois Léonor.

DON JUAN.

Et qui l'a fait entrer ? Suis-moi.

SCÈNE III.

Léonor, Don Juan, Carrille.

LÉONOR.

Quoi ! Don Juan évite ma présence ?
D'où vient ce changement ? Est-ce votre inconstance ?
155 Ne connaissez-vous plus ce qui vous sut charmer
Et pour tout dire enfin, cessez-vous de m'aimer ?
Après tant de serments...

DON JUAN.

Oui, j'avouerai, Madame,
Que vos attraits ont eu du pouvoir sur mon âme,
Mais...

LÉONOR.

Achez.

CARRILLE.

Ce Mais ne promet rien de bon.

DON JUAN.

160 Je ne vous aime plus.

LÉONOR.

Et par quelle raison ?
Tu devais m'épouser, je n'ai ta foi pour gage,
Ingrat...

DON JUAN.

N'en parlons pas, Madame, davantage.
En vain vous faites fond sur le don de mon cœur.
Le bien dont on jouit ne cause plus d'ardeur,
165 Et la possession, plus elle a fait d'envie,
Du plaisir de jouir est bientôt assouvie.
J'ai prodigué des soins, j'ai fait mille serments
Mais jusqu'où ne va pas l'audace des amants ?
Dans l'espoir d'un bonheur leur transport autorise
170 Les serments continus, les détours, la surprise,
La plainte, les dédains, les pleurs et le courroux ;
Bref, j'eusse encore plus fait pour avoir tout de vous,
Mais que ces grands ressorts qu'anime l'espérance
Fassent mouvoir mon âme après la jouissance,
175 Ne l'espérez jamais : je veux me contenter,
Et tout autre que vous a droit de me tenter.

LÉONOR.

Et tu peux sans remords violer ta promesse ?
Perfide, souviens-toi de toute ma tendresse,
Songe que j'ai commis à ta mauvaise foi
180 Le trésor qu'une fille a de plus cher en soi.

CARRILLE.

Pauvre fille !

LÉONOR.

Ah, cruel ! remets dans ta mémoire
Les efforts que j'ai faits pour conserver ma gloire,
Que le crime sur moi n'a pris aucun pouvoir,
Que mes plaisirs ont eu pour règle mon devoir,
185 Et que si ma vertu succomba sous tes charmes,
Tout autre à tes serments leur eut rendu les armes :
Mais las ! pour mon malheur, tu feignais de m'aimer,
Quand à voir tant de feux je me laissai charmer ;
Ta bouche me jurait une amitié sincère,
190 Quand ton perfide cœur pensait tout le contraire ;
Tes yeux par leur douceur me montraient ton amour,
Les miens par leur langueur t'en marquaient à leur tour ;
Et cependant ingrat, après tant de promesses,
Qui m'ont tant arraché d'innocentes caresses,
195 Après mille serments d'une immuable foi ;
Tu dédaignes ma flamme et te moques de moi ?

DON JUAN.

Sans vous tant affliger ayez recours au change,
C'est ainsi qu'aisément de l'un l'autre on se venge.

CARRILLE.

Mais chacun comme vous n'en veut pas tant tâter,
200 Et Léonor, Monsieur, devrait vous contenter ?
Elle a beaucoup d'esprit, elle est noble, elle est belle,
Et de moins dégoûtés s'accommoderaient d'elle.
Après de si grands maux, faites un peu de bien.

DON JUAN.

Hé ! dois-je suivre ici ton avis ou le mien ?

LÉONOR.

205 Don Juan, si mes pleurs...

DON JUAN.

Encore un coup, Madame,
Vous espérez en vain du pouvoir sur mon âme.

LÉONOR.

Après ta lâcheté le Ciel ni son courroux,
Ne t'intimident point ?

DON JUAN.

Il songe bien à nous.

LÉONOR.

210 Va, fuis l'emportement de ton âme infidèle,
Les dieux embrasseront cette juste querelle,

Et...

DON JUAN.

Ne les régler point suivant votre intérêt,
Laissez-les, s'il en est, agir comme il leur plaît,
Et sans les attacher à vos moindres caprices,
Remettez-leur le soin de vous être propices.

LÉONOR.

215 Ah ! Crains leur châtiment...

DON JUAN, s'en allant.

Vous m'en parlez en vain,
J'en attends les effets pour en être certain.

LÉONOR.

Ô vous qui prenez soin d'appuyer l'innocence,
Accordez à mes pleurs une prompte vengeance !

SCÈNE IV.

Don Juan, Carille.

DON JUAN.

Enfin, m'en voilà quitte.

CARRILLE.

Et fort impunément :
220 Belle commodité de fausser son serment !
Vous vous en acquittez assez bien, mon cher maître,
Et ne rougissez point de passer pour un traître,
Mais trêve à ce discours. Vos fidèles amis
S'embarquent-ils aussi ?

Don Juan fait signe de l'œil que ce discours le choque.

DON JUAN.

225 Tous deux me l'ont promis.

CARRILLE.

Ne vous voilà pas mal, vous allez faire rage,
Trois débauchés en diable : ah, le bel assemblage !

DON JUAN.

Don Lope et Don Felix...

CARRILLE.

Ma foi, ne valent rien,
Et sans eux vous feriez un fort homme de bien,
Vous n'auriez jamais eu tant d'habitude aux crimes,
230 Si vous n'aviez suivi leurs coupables maximes ;

Mais depuis qu'ils se sont attachés près de vous,
Toujours on vous a vu faire de méchants coups.
Mais je les vois venir.

SCENE V.

Don Juan, Carrille, Don Lope, Don Felix.

DON JUAN.

Eh bien ?

DON LOPE.

L'affaire est faite,
Nous avons un vaisseau prêt pour notre retraite.

DON JUAN.

235 Va quérir notre argent, Carrille, et nos habits.

Carrille sort.

DON LOPE.

Nous pouvons nous sauver malgré nos ennemis ;
Mais en quelqu'autre endroit que nous prenions asile,
Il nous faut gouverner autrement qu'à Séville.

DON FELIX.

240 Ne nous contraignons point du tout dans nos plaisirs,
Que chacun à son gré contente ses désirs,
Goûtons diversement les plaisirs de la vie.

DON LOPE.

Ce n'est pas mon dessein de régler votre envie ;
Mais pourquoi ces transports ? Pourquoi ces vanités ?
On peut dans l'apparence être moins emporté
245 Et donner à ses sens une pleine carrière ;
Notre cœur en secret en a la joie entière,
Et goûtant les plaisirs, on s'applaudit tout bas,
De ce qu'on est content et qu'on ne le sait pas.

DON FELIX.

250 N'importe, je ne puis souffrir cette méthode ;
Soit humeur ou raison, je la trouve incommode :
Que seraient les plaisirs, s'ils ne font quelque bruit ?
Le silence toujours est ce qui les détruit ;
Comme de ces transports on aime à faire gloire,
Il faut les faire voir pour les mieux faire croire ;
255 C'est les désavouer que les cacher ainsi.

DON LOPE.

Mais regardons un peu comme on en use ici.

DON JUAN.

Il est vrai, Don Felix, qu'en ce siècle où nous sommes,
Pour vivre il faut savoir l'art d'éblouir les hommes,
Et sur un beau prétexte acquérir du crédit,
260 Paraître plus qu'on n'est, faire plus qu'on ne dit,
Couvrir ses actions d'une belle apparence,
Se masquer de vertu pour perdre l'innocence,
Être bon dans les yeux et méchant dans le cœur,
Professer l'infamie et défendre l'honneur,
265 D'un faux jour de vertu donner lustre à la vie,
Se montrer fort content quand on crève d'envie,
Et si l'on aime, enfin, parer toujours les feux
Du prétexte brillant d'un sentiment pieux.
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouverne le monde,
270 Et pour n'en point mentir l'adresse est sans féconde,
Je ne condamne point cette façon d'agir,
Et je m'en trouve bien, quand je veux m'en servir.

DON LOPE.

Aussi risque-t-on moins, suivant cette manière :
On a, dans les plaisirs, sûreté tout entière,
275 Le vice continue en manquant de témoins,
L'on vous croit innocent quand vous l'êtes le moins ;
Dans le doute qu'on a, si quelqu'un vous accuse,
Vingt autres plus dupés soutiendront qu'il s'abuse,
Et l'affectation d'un mérite apparent
280 Impose le silence à tel qui nous reprend.

DON JUAN.

Cependant que chacun se gouverne à sa mode
Pour moi qui n'ai d'égard qu'a ce qui m'accommode,
J'agis différemment suivant l'occasion,
Et je ne suis jamais la même opinion ;
285 Par force, ou par douceur, je sais me satisfaire,
Et je crois que pour tout c'est le plus nécessaire.

DON FELIX.

J'approuve votre avis : mais Carrille paraît.

SCÈNE VI.

Carille, Don Juan, Don Lope, Don Felix.

CARRILLE.

290 Vous n'avez qu'à partir votre équipage est prêt.
Pour moi qui ne veux pas qu'un caprice d'Éole
Me ballote à son gré de l'un à l'autre pôle,
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je demeure ici.

DON LOPE.

Quoi ! Carrille nous quitte ? Ah, tu viendras aussi !

DON FELIX.

Qui pourrait se passer du fidèle Carrille ?

CARRILLE.

295 Il ne reste que moi de toute ma famille !
Si je viens à périr ma race manquera.

DON LOPE.

Au péril de ses jours chacun te sauvera.

CARRILLE.

Chacun dans le danger ne songe qu'à sa vie.

DON LOPE.

Ne crains rien, viens Carrille.

CARRILLE.

Hé ! Messieurs, je vous prie,
Souffrez que, vous partis, je garde la maison.

DON FELIX.

300 Tous les refus ici ne sont pas de saison ;
Nous voulons t'emmener.

CARRILLE.

305 Songez un peu, de grâce,
Qu'on n'est point assuré d'une pleine bonace,
Que tantôt aux Enfers et tantôt dans les Cieux,
On voit de tous côtés la mort devant les yeux,
Qu'on est à la merci d'un vent impitoyable,
Qu'un vaisseau peut périr sur quelque banc de sable,
Qu'il peut crever encore par un autre danger,
Et quel péril pour moi qui ne sais point nager.
310 Non, je ne vous suis pas, Messieurs, si nécessaire,
Et vous pouvez sans moi...

Bonace : Calme de la mer, qui se dit quand le vent est abattu, ou a cessé. La bonace trompe souvent le Pilote. [F]

DON JUAN.

Voici bien du mystère.
Résous-toi de me suivre et sans tant raisonner,
Autrement...

CARRILLE.

Ah, Carrille ! À quoi t'abandonner ?
Suivre un maître taché de vices détestables,
Voilà le grand chemin d'aller à tous les diables.

ACTE II

SCÈNE I.

**Carrille, à la nage, Paquette sortant du logis
d'Ormin.**

L'acte s'ouvre par une mer agitée, Carrille, au milieu.

CARRILLE.

315 Ah, ah !

PAQUETTE.

D'où vient ce bruit ?

CARRILLE.

Hélas, je suis perdu !

PAQUETTE.

C'est quelqu'un qui se noie.

CARRILLE.

Ah ! Je n'ai que trop bu
Qu'on ne m'en donne plus ! Fantasque dieu de l'onde,
C'est assez pour un coup.

PAQUETTE.

Ma peur est sans seconde ;
Il pourrait bien se perdre.

CARRILLE.

320 Sans ce morceau de mât je serais resté là,
Je t'en rends grâce, ô Ciel ! Mais qui vois-je paraître ?
À la fin m'y voilà.

Se mettant à genoux.

N'auriez-vous point ici par hasard vu mon maître ?
Quoiqu'à dire le vrai, c'est un coup de bonheur
S'il a pu se sauver.

PAQUETTE.

Est-ce quelque seigneur ?

CARRILLE.

325 Oui.

PAQUETTE.

L'on vient de sauver trois hommes du naufrage.

CARRILLE.

Mais où sont-ils ?

PAQUETTE.

Chez nous.

CARRILLE.

Quel en est l'équipage ?

PAQUETTE.

Ils sont fort bien vêtus.

CARRILLE.

Et sont-ils loin d'ici ?

PAQUETTE.

Non dans cette maison ; mais vous voilà transi :
Venez vous y sécher et savoir votre affaire,

330 Et prendre un doigt de vin.

CARRILLE.

Cela m'est nécessaire,
Et je suis résolu pour me remettre enfin,
Ayant bien bu de l'eau de boire bien du vin.

SCÈNE II.

**Ormin, Paquette, Carille entrant à la maison,
Thomasse.**

ORMIN.

Rentrez à la maison, vite.

PAQUETTE.

J'y vais mon père.

ORMIN.

335 D'où vient que vous sortez d'auprès de votre mère ?
Vous n'aimez qu'à courir et c'est le vrai moyen,
De vous perdre, ma fille, et de ne valoir rien.

PAQUETTE.

Les cris de ce garçon au fort de la tempête...

ORMIN.

340 Vous n'aurez jamais tort ; mais rentrez, bonne bête,
Et qu'on n'approche point des gens qui sont chez nous,
Car ces plumets de Cour font toujours de leurs coups.

THOMASSE.

Mon Dieu, qu'ils sont bien faits ! Et qu'ils ont bonne grâce !

ORMIN.

345 Que vous importe-t-il, notre fille Thomasse ?
Vous jugez par l'habit et souvent ce n'est rien.
Peut-être qu'aucun d'eux n'a pas cinq sols de bien,
Et je ne suis pas mal s'ils payent leur dépense.
Ces fanfarons pour nous sont fort petite chance,
Pour du bruit ils en font assez passablement,
Bonne mine toujours, mais point de paiement.
350 On ronge cependant le pauvre hôte à bon compte,
Et s'il veut de l'argent aussitôt on l'affronte :
Avec un passager nous avons plus de gain,
Et s'il dépense peu notre argent est certain.

THOMASSE.

Non, non, ne croyez pas que des gens de la sorte...

ORMIN.

Ouais ! D'où vient que pour eux ton estime est si forte ?

THOMASSE.

355 Je crois...

ORMIN.

N'en parlons plus, as-tu vu gros Lucas ?

THOMASSE.

Oui.

ORMIN.

Que t'en semble ?

THOMASSE.

Rien.

ORMIN.

Ne l'aimerais-tu pas !

THOMASSE.

Moi, l'aimer ! Et pourquoi ?

ORMIN.

Tu dois être sa femme.

THOMASSE.

Moi, sa femme ?

ORMIN.

Toi-même, il est fils de Pirame,
Pour du bien il en a deux fois autant que toi,
360 Et son père a conclu l'affaire avec moi.

THOMASSE.

Pourquoi me marier ?

ORMIN.

Pourquoi ? Belle demande !
À quoi sert un mari quand une fille est grande ?

THOMASSE.

Hélas ! Je n'en sais rien.

ORMIN.

Tu le sauras bientôt.

THOMASSE.

Mais qu'il est mal bâti !

ORMIN.

Mais, ma fille, il le faut ;
365 C'est ton fait, je le veux.

THOMASSE.

Hélas ! Laissez-moi fille,
Plutôt que...

ORMIN.

Non, j'ai trop de charge en ma famille,
Vous êtes d'un gibier qui se gâte aisément,
Et tout homme d'esprit s'en défait promptement :
On risque à tant garder chose si chatouilleuse,
370 Et tu peux te flatter sûrement d'être heureuse.

THOMASSE.

Mais ma sœur...

ORMIN.

Votre sœur a même sort que vous,
Et je lui donnerai Philémon pour époux.
Cependant va trouver ta tante Dorothée,
Et lui dis que l'affaire est enfin arrêtée,
375 Moi je vais convier nos parents, nos amis,
Et ne tarderai pas à me rendre au logis.

THOMASSE.

Si c'était à mon choix... Mais qui vois-je paraître ?
C'est un de ces Messieurs.

SCÈNE III.

Carrille, Don Juan, Thomasse.

CARRILLE.

Eh bien ! Monsieur mon maître,
Ce que je vous disais était mal raisonné ?
380 Et c'était sans sujet que j'étais obstiné,
Où, sans ce paysan, étiez-vous ?

DON JUAN.

Je l'avoue,
Et sa réception mérite qu'on le loue :
Mais encor que dis-tu de sa fille ?

CARRILLE.

Qui, moi ?
Qu'en dirais-je, Monsieur, elle est belle, ma foi,
385 Et dans l'occasion que le sort vous envoie,
Je ne vous crois pas homme à lâcher votre proie.

DON JUAN.

J'en suis content.

CARRILLE.

Déjà ! C'est ne s'endormir pas.
À peine être arrivé...

DON JUAN.

Mais que vois-je là-bas ?
La personne est jolie ; où courez-vous, la belle ?

CARRILLE.

390 Voici pour mon patron une dîme nouvelle.

THOMASSE, voulant s'en aller, Don Juan la retient.

Ah ! ne m'arrêtez pas.

DON JUAN.

Laissez-vous admirer.

L'ayant un peu regardée.

Non, rien à vos beautés ne se peut comparer.
Ah, Carrille !

CARRILLE.

Monsieur, cela va bien, courage.

DON JUAN.

Vois ! Qui n'aimerait pas un si charmant visage ?

CARRILLE.

395 Je vois plutôt un loup qui court une brebis.

DON JUAN.

Ah, que d'amour pour vous mon cœur se sent épris !

THOMASSE.

Quoi ! Vous pourriez songer aux filles de village ?
Vous voulez me surprendre avec un tel langage,
Adieu, Monsieur.

DON JUAN.

Un mot.

THOMASSE.

400 Non, je veux m'en aller,
Monsieur, je ne dois pas me laisser cajoler.
Vous autres, vous avez toujours tant de finesse,
Qu'il faut se défier de toutes vos caresses.
À qui voudra vous croire il ne manquera rien ;
Mais on n'est pas si bête et l'on vous connaît bien.

DON JUAN.

405 Non, mon amour est juste et tend au mariage.

THOMASSE.

Ô Dieux ! s'il disait vrai, que j'aurais d'avantage !
Parlez-vous tout de bon ?

DON JUAN.

Sans doute.

THOMASSE.

Quel bonheur !

CARRILLE.

Peste !

DON JUAN.

Et pour entre nous confirmer cette ardeur,
Baisez-moi.

THOMASSE.

410 Fi, Monsieur ! Comment baiser les hommes ?
C'est un péché mortel dans le siècle où nous sommes,
Ma mère me l'a dit, je ne le ferai pas.

CARRILLE.

Recule tout ton saoul, tu passeras le pas.

DON JUAN.

Quand vous avez ma foi, qu'avez-vous lieu de craindre ?
Pouvez-vous soupçonner ?

THOMASSE.

415 Les hommes savent feindre,
Vous pouvez me tromper.

DON JUAN.

Non, non, ne craignez rien.

CARRILLE.

Mon maître vous tromper ! C'est un homme de bien.
Oh, qu'il n'a garde, non.

DON JUAN.

Oui, ma belle, je jure...

CARRILLE, tirant son maître à quartier.

Monsieur, ne jurez pas, de peur d'être parjure.

DON JUAN.

Faquin, te tairas-tu.

SCÈNE IV.

Don Juan, Thomasse, Paquette, Carrille.

DON JUAN.

420 De vous prendre pour femme. Je jure et je promets

THOMASSE.

Et quand ?

CARRILLE.

Et quand ? Jamais.

DON JUAN.

Insolent !

PAQUETTE.

Il promet ! Fausse-t-il sa parole ?

CARRILLE.

Monsieur, vous allez voir jouer un autre rôle.

PAQUETTE, tirant Don Juan à quartier.

425 Quoi donc ! Après m'avoir engagé votre foi,
Vous en voulez un[e] autre et vous moquer de moi ?
Pouvez-vous lui promettre à moins qu'être infidèle ?

THOMASSE, tirant Don Juan.

Que vous veut donc ma sœur ? Et de quoi se plaint-elle ?

DON JUAN, à Thomasse.

Elle se plaint à moi que je ne l'aime point.

THOMASSE.

Et que n'apaisez-vous son esprit sur ce point ?

DON JUAN.

430 Je lui vais dire aussi que vous serez ma femme
Et qu'elle espère en vain du pouvoir sur mon âme,
Et pour mettre le calme à son esprit jaloux,
Que je vous l'ai promis.

PAQUETTE, tirant Don Juan.

Monsieur, que dites-vous ?
Ma sœur a-t-elle lieu plus que moi d'y prétendre ?

DON JUAN.

435 Plus que vous, point du tout, je lui faisais entendre,
Que c'était temps perdu de s'arrêter à moi,
Et que vous avez seule et mon cœur et ma foi.

THOMASSE, tirant Don Juan.

Que parlez-vous de foi ?

DON JUAN.

Je parlais de vous-même !
Je disais que vous seule étiez celle que j'aime,
440 Que c'était temps perdu de s'arrêter à moi,
Et que vous possédez et mon cœur et ma foi.

PAQUETTE, tirant Don Juan..

Mais Thomasse, Monsieur, se rend bien importune.

DON JUAN.

445 Elle a lieu de pleurer sa mauvaise fortune,
Et doit se plaindre au Ciel de n'avoir pas ces yeux,
Qui font de mon bonheur les Maîtres et les Dieux,
Elle aura du dépit de vous voir mon épouse.

THOMASSE, tirant Don Juan.

Votre entretien a droit de me rendre jalouse.

DON JUAN.

Quoi ! Vous pourriez douter de l'ardeur de mes feux ?

THOMASSE.

Mais aussi sans façon prenez l'une des deux.

DON JUAN.

450 Et ne voyez-vous pas que je veux m'en défaire ?
C'est en vain que ses soins s'attachent à me plaire,
Vous seule me charmez, et malgré son dessein,
Je prétends en un mot vous épouser demain.

PAQUETTE.

Mais, ma sœur, après tout ce n'est pas mal t'y prendre ?
Tu penses donc l'avoir ?

THOMASSE.

455 Tu pourrais bien l'attendre,
Car je l'aurai sans doute.

PAQUETTE.

Hé, s'il te plaît, pourquoi ?

THOMASSE.

Parce que je sais bien qu'il n'aime rien que moi.

PAQUETTE.

Tu te flattes beaucoup.

THOMASSE.

J'ai sujet de le faire.

PAQUETTE.

Ton extrême beauté sans doute a pu lui plaire ?

THOMASSE.

Ne raille point, j'en ai du moins autant que toi.

PAQUETTE.

460 Tu le dis, mais peux-tu te comparer à moi ?
Ah, la rare beauté ! vaut-elle pas la mienne ?

THOMASSE.

Je ne changerais pas encore avec la tienne.

PAQUETTE.

Que chacun[e] se tienne avec le bien qu'elle a.

THOMASSE.

465 Mais tu dois sans façon me céder ce prix-là,
Et je crois que Monsieur le sait bien reconnaître.

PAQUETTE.

Oui, me faisant sa femme.

THOMASSE.

Oui, si tu le peux être.

DON JUAN, à toutes les deux.

Oui, oui.

PAQUETTE.

Tu n'entends pas qu'il vient de dire oui.

THOMASSE.

Bon pour moi.

PAQUETTE.

470 Mais pour moi, car je l'ai bien oui,
Il lui faut demander : Monsieur, sans raillerie,
De ma sœur ou de moi, dites nous, je vous prie,

Qui sera votre femme ? Et détournez les yeux
Sur celle de nous deux que vous aimez le mieux.

THOMASSE.

Bon, il m'a regardée.

Don Juan serre la main à Paquette et regarde Thomasse en même temps.

PAQUETTE.

Et moi, j'en suis contente.

DON JUAN.

475 Pour vous mettre d'accord chacune en votre attente,
Je veux épouser celle à qui je l'ai promis.
Toi, Carrille, attends-moi, je ne vais qu'au logis.

SCÈNE V.

Carrille, Paquette, Thomasse.

CARRILLE.

480 Quel abominable homme ! Hélas, mes pauvres filles,
À qui croyez-vous vendre à présent vos coquilles ?
Connaissez-vous mon maître, et vous y fiez-vous ?
Vous le croyez sincère, avec ces propos doux,
Mais si je vous disais l'humeur du personnage,
Vous verriez que son cœur...

PAQUETTE.

À quoi bon ce langage ?
Et quel est son dessein ?

CARRILLE.

De vous désabuser
De ce que vous croyez qu'il veut vous épouser.

THOMASSE.

485 Que viens-tu nous conter et devons-nous te croire ?
Tout ce que tu nous dis n'offense point sa gloire,
Tel qu'il est je le veux.

PAQUETTE.

Oui, si tu peux l'avoir.
Je ne t'empêche pas d'y faire ton pouvoir.
Mais que t'importe-t-il, valet causeur et traître,
490 S'il sera mon mari ? Parle mieux de ton maître,
Je le crois honnête homme.

CARRILLE.

Et c'est un scélérat,
Un Loup, un Diable, un Chien, un Renard, un vrai Chat.

Un Loup pour vous piller vos trésors, un vrai Diable
Pour vous mettre en Enfer, un Chien insatiable,
495 Qui n'applique ses soins qu'à mordre la pudeur,
Un Chat qui met la patte aux quartiers de l'honneur,
Un Renard qui ne tâche, avecque ses finesses,
Qu'à vous accommoder, belles, de toutes pièces,
Et sans vous ennuyer de noms jusqu'à demain,
500 En un mot l'épouseur de tout le genre humain.

PAQUETTE.

Va, nous ne croyons point ce que tu viens de dire.

CARRILLE.

Vous n'aurez pas, ma foi, toutes deux, lieu d'en rire ;
Souvenez-vous qu'ici je dis la vérité.

PAQUETTE.

505 C'est plutôt un effet de ta méchanceté,
Je suis sûre qu'il doit me tenir sa promesse.

THOMASSE.

Et je suis sûre aussi que je suis sa maîtresse.

CARRILLE.

Croyez-le assurément, ce sera pour un jour.
Que ce sexe est facile à prendre de l'amour !
Mais je vois Don Felix qui vient avec mon maître.

SCÈNE VI.

Don Felix, Don Juan, Carrille.

DON FELIX.

510 Si vous m'aimez, il faut me le faire connaître.
Vous savez que Dorinde avait su me charmer ?

Il paraît un Temple.

DON JUAN.

Quoi ! celle que son père avait fait enfermer ?

DON FELIX.

515 Elle-même, et tantôt, examinant le temple
Que l'on voit en ces lieux et qui n'a point d'exemple,
J'ai su que cet objet qui fit naître mes feux
Était prête demain d'y faire quelques vœux,
Et je veux l'enlever par force ou par adresse.
Voulez-vous seconder cette ardeur qui m'empresse ?

DON JUAN.

520 Vous me connaissez trop pour en pouvoir douter,
Je fais pour un ami gloire de tout tenter,

Je n'examine point quel péril y peut être,
Dans les plus grands dangers l'amitié doit paraître,
Et quand je serais sûr d'y trouver le trépas,
La crainte de périr ne m'arrêterait pas :
525 Jugez après cela si je veux l'entreprendre.

DON FELIX.

Comment me revenger d'une amitié si tendre ?
Ah ! si l'occasion s'offre de vous servir,
Vous verrez...

DON JUAN.

Regardons comme il nous faut agir.

DON FELIX.

À vous dire le vrai, la chose est difficile,
530 Je ne sais quel moyen nous y peut être utile.
Le temple est bien fermé, les murs sont élevés,
Il n'est aucun endroit que je n'aie observé ;
À moins que s'y glisser par quelque stratagème,
Ou de forcer ce fort où l'on tient ce que j'aime,
535 Nous ne pouvons (sic) jamais accomplir ce dessein.

DON JUAN.

Non, non, je sais pour vous un moyen plus certain.
Je veux brûler ce temple, et cette main s'apprête
À vous donner ainsi cette aimable conquête.
Dans le désordre affreux que produira le feu,
540 Vous y pourrez entrer et jouer votre jeu ;
Feignant de secourir, vous prendrez cette belle,
Et dans l'obscurité vous fuirez avec elle.
Trouvez-vous ce moyen infaillible pour vous ?

DON FELIX.

J'en demeure d'accord, c'est le plus sûr de tous.

DON JUAN.

545 Le coup est fort hardi, mais ma plus forte envie
C'est de voir, Don Felix, qu'on parle de ma vie.
Dans Éphèse un grand cœur fit la même action,
Et j'avais de tout temps pareille ambition ;
Il s'immortalisa par ce trait de courage,
550 Et puisque à vous servir l'occasion m'engage,
Je veux sans différer l'entreprendre aujourd'hui,
Et qu'on dise de moi ce que l'on dit de lui.
La nuit semble déjà seconder notre envie,
Allons, toi, reste ici.

SCÈNE VII.

CARRILLE, seul.

Que je crains pour ma vie !
555 À quelle extrémité mon maître me réduit !
Planté dans une rue, et sans armes, la nuit,
Et par surcroît de mal, près des lieux où ce diable
Fera dans un moment un vacarme effroyable !
Qui, dans un tel état, aurait assez de cœur
560 Pour ne pas ressentir les effets de la peur ?
Je ne puis m'exempter, si la justice passe,
De dire à quel dessein je reste en cette place,
Et me voyant surpris sans en rendre raison,
On pourra m'ordonner un gîte à la prison,
565 Et sachant qui je suis et le nom de mon maître,
On pourra m'allonger d'un demi pied peut-être.
La peste ! c'est le diable, et ce malheureux saut,
À parler franchement, n'est pas ce qu'il me faut.
J'aime mieux mourir seul qu'en bonne compagnie,
570 Et ne suis pas pressé d'abandonner la vie.
Mais pour nous dispenser de courir ce malheur,
Il faut quitter mon maître et c'est là le meilleur,
Aussi bien, tôt ou tard, ma perte est très certaine,
Si je le sers toujours dans le beau train qu'il mène.
575 Allons, fuyons. Mais Dieux ! Nous allons voir beau jeu,
Quels cris de tous côtés ? Le temple est tout en feu.

UNE VOIX derrière le théâtre.

À la force, au secours !

Le Temple paraît en feu.

CARRILLE.

Que je suis misérable !
Si j'avais quelque trou qui me fût favorable,
Ce serait bien mon fait, mais restons dans ce coin,
580 Et servons-nous ici de l'adresse au besoin.

SCÈNE VIII.

Don Felix emportant une femme voilée, Don Juan, Carrille.

DON JUAN.

Don Felix, au plus vite, emportez votre proie.

DON FELIX.

Ah ! Que dans ce moment mon cœur ressent de joie !

DON JUAN.

Ménagez bien le temps de ces transports si doux,
Et nous trouvons tous trois demain au rendez-vous.
585 Je vous ai dit le lieu.

DON FELIX.

J'aurai soin de m'y rendre.

SCÈNE IX.

Carrille sortant de son coin, Don Juan.

CARRILLE.

Marchons si doucement qu'on ne nous puisse entendre.
Je n'entends plus de bruit.

Carrille touche son maître et tombe.

DON JUAN.

Qui va là ?

CARRILLE.

Je suis mort.
Pauvre Carrille, où diable ai-je heurté si fort ?
N'importe, quoiqu'ici ma crainte soit extrême,
590 Tâchons.

DON JUAN.

Qui va là donc ?

CARRILLE, tremblant.

Et qui va là toi-même ?

DON JUAN.

Je crois que c'est Carrille.

CARRILLE.

Eh ! oui vraiment c'est moi
Qui tâchais de m'enfuir.

DON JUAN.

Toi, t'enfuir, et pourquoi ?

CARRILLE.

Quelque jour à loisir vous en saurez la cause,
Serviteur.

DON JUAN.

595 Sans façon, déclare-moi la chose,
Qui t'oblige à t'enfuir ?

CARRILLE.

Ne vous fâchez de rien.

DON JUAN.

Non.

CARRILLE.

Je vois qu'avec vous je traîne mon lien,
Et si j'y reste encor, je pourrai bien, je pense,
Épouser avec vous une même potence.

DON JUAN.

Coquin.

CARRILLE.

600 Ma foi, Monsieur, je crains trop les sergents,
Si vous tombez un jour dans les mains de ces gens,
N'êtes-vous pas perdu sans aucune ressource ?
Encor dans certain temps on fait jouer la bourse,
La plupart sont d'humeur à ne refuser rien,
Et peu sans ces accords posséderaient du bien ;
605 Mais jusqu'au moindre cas, chez vous tout est pendable,
Et j'en pourrais pâtir autant que le coupable,
Quand je serai grippé, jugez ce qui s'ensuit.
La peste ! quelque sot ! bonsoir et bonne nuit.

DON JUAN.

Arrête.

CARRILLE.

Mais à quoi vous suis-je nécessaire ?

DON JUAN.

610 Suffit que je le veuille, tu dois me satisfaire.

CARRILLE.

Mais croyez-vous, Monsieur, qu'on ne vous cherche pas
Et que vous n'ayez point d'ennemis sur les bras ?

DON JUAN.

De quelque grand péril qu'on menace ma tête,
Tu me verras plus ferme au fort de la tempête,
615 Affronter le danger sans craindre le trépas.
La foudre peut tomber et ne m'écraser pas.
Ce bras sait l'art de vaincre, et du moins si ma vie
Est par mes ennemis ardemment poursuivie,
Et qu'il faille céder aux caprices du sort,
620 Carrille, j'ai du cœur pour me donner la mort.
Mais pour te faire voir que ni peur ni menace
Ne peuvent ébranler une si ferme audace,
Je verrais maintenant et la terre et les Cieux
Animer contre moi cent monstres furieux,
625 Que d'un cœur intrépide et d'un bras indomptable,
J'opposerais ma force à leur rage effroyable.
Cependant au départ il nous faut préparer,
Car dans peu de ces lieux je me veux retirer,
Et si je ne te vois pas résolu de me suivre,
630 Sois sûr qu'au même instant tu cesseras de vivre.
Viendras-tu ?

CARRILLE, bas.

Malgré moi.

DON JUAN.

Réponds donc.

CARRILLE.

Oui, vraiment.
Ah ! qu'avec un tel maître on souffre de tourments.

ACTE III

SCÈNE I.

Carrille armé, Don Juan.

CARRILLE.

Dans l'état où je suis, Monsieur, je ferai rage.

DON JUAN.

635 Tu peux bien te défendre avec cet équipage :
Mais du cœur, en as-tu ?

CARRILLE.

Comme un diable, morbleu !
Ah, ventre ! Ah, tête ! Ah, mort !

DON JUAN.

Te voilà tout en feu.
Réserve ces transports pour défendre ton maître,
C'est dans l'occasion que l'on se fait connaître.

CARRILLE.

Il fait le brave, et se retournant, il a de la peur.
Que ne vois-je quelqu'un qui voulût ? Euh...

DON JUAN.

Qu'as-tu, Carrille ?

CARRILLE.

640 Rien, Monsieur. Ah, qu'il serait battu ! Plaît-il...

DON JUAN.

Que fais-tu donc ?

CARRILLE.

Je ne sais quoi me gêne ;
Ne nous suivrait-on point ?

DON JUAN.

Pourquoi t'en mettre en peine ?
La chose est fort plausible.

CARRILLE.

Ah ! Monsieur, s'il vous plaît...

DON JUAN.

Tu trembles.

CARRILLE.

Point du tout, mon courage est tout prêt.

DON JUAN.

645 Regarder toujours là ! Quelle est cette manière ?

CARRILLE.

C'est pour voir si quelqu'un ne vient point par derrière
Nous allonger un coup qui nous ôte d'état
De pouvoir comme il faut nous ôter du combat :
Dans ces occasions la surprise est à craindre.
650 Encore se battant bien l'on ne doit pas se plaindre,
Si malgré notre effort un autre est le vainqueur,
Car ce peut être alors un effet du malheur,
Mais sans se défier, mon maître, on se hasarde.
J'entends du bruit.

Fuyant.

DON JUAN.

Tu fuis.

CARRILLE.

655 C'est pour me mettre en garde,
Et prendre un terrain propre à pouvoir résister.

DON JUAN.

Poltron, ne vois-tu pas...

CARRILLE.

Qu'on va nous en conter.

SCÈNE II.

Don Juan, Thomasse, Paquette, Carrille.

DON JUAN.

Carrille, évitons-la.

Dans le temps où Don Juan veut s'en aller, Thomasse l'arrête d'un côté et Paquette de l'autre.

THOMASSE.

Quoi ! Vous me quittez, traître ?

PAQUETTE.

Vous me fuyez ?

CARRILLE.

À l'autre ! Apprêtez-vous, mon maître.

PAQUETTE.

Quoi, lâche ! à toutes deux avoir ravi l'honneur ?

CARRILLE.

660 Hé ! vous en avez tant, Monsieur, rendez-le-leur.

THOMASSE.

Voyez, il nous contait les plus belles paroles.

CARRILLE.

Je vous avais bien dit son humeur, pauvres folles ;
Mais je n'étais qu'un traître, un méchant, un menteur.
Il vous en cuit pourtant.

PAQUETTE.

Réponds-nous donc, trompeur.

DON JUAN.

665 Sans m'arrêter ici, quels desseins sont les vôtres ?

THOMASSE.

Tu devais m'épouser !

CARRILLE.

Il l'a bien dit à d'autres.

PAQUETTE.

Tu m'as promis aussi ?

DON JUAN.

Mais je ne le puis plus,
Et vos emportements sont ici superflus.
Je ne puis être à vous sans lui faire une injure ;
670 Voyez de plus l'horreur d'une telle aventure,
Et que le Ciel aigri de l'amour des deux sœurs,
Exercera sur moi les dernières rigueurs.

CARRILLE.

La bonne âme !

DON JUAN.

Il faut donc, dans un profond silence,
Étouffer entre nous cet amour qui l'offense,
675 Et par un repentir éteindre dans nos cœurs,
L'infâme souvenir de ces noires ardeurs.
Mais puisque de ces maux je suis la seule cause,
Il est juste pour vous de faire quelque chose ;
J'ai du regret de voir que ma brutalité
680 Vous ait fait consentir à cette lâcheté,
Et je veux vous donner pour tant de bienveillance
Une somme d'argent.

CARRILLE.

L'homme de conscience !

DON JUAN.

Vous pourrez rencontrer quelque parti meilleur,
Et l'argent en tout temps apporte de l'honneur.

THOMASSE.

685 Qu'en dites-vous, ma sœur ?

PAQUETTE.

Qu'en dites-vous vous-même ?

THOMASSE.

Je l'aimais.

PAQUETTE.

Et pour lui ma flamme était extrême,
Mais puisque toutes deux nous n'avons plus d'espoir,
Acceptons son argent.

CARRILLE.

Si vous pouvez l'avoir.

DON JUAN.

Eh bien ! agréez-vous ce que je viens de dire ?

PAQUETTE.

690 J'en suis d'accord.

DON JUAN.

Et vous ?

THOMASSE.

Il y faut bien souscrire.

DON JUAN.

Je donne à toutes deux trois cents ducats.

CARRILLE.

Que ces trois cents ducats vous seront bien payés, ^{Croyez}
Car il reçoit bientôt une lettre de change,
En bel et bon argent visible comme un ange.

PAQUETTE.

695 Mais parlez-vous, Monsieur, avec sincérité ?
Pouvons-nous nous fier ?

DON JUAN.

Je veux vous les donner. ^{C'est une vérité,}

CARRILLE.

La semaine prochaine.

DON JUAN.

Dès demain au plus tard, n'en soyez point en peine.

PAQUETTE.

N'y manquez pas au moins.

CARRILLE.

Il n'a garde, vraiment.

SCÈNE III.
Don Juan, Carrille.

DON JUAN.

700 Mais quoi ! Tu prétends donc jaser incessamment,
Et sans examiner que ton caquet m'offense,
Tu ne peux un moment te résoudre au silence ?

CARRILLE.

Mais est-ce sans raison ?

DON JUAN.

705 Mais sais-tu ce qu'on fait,
Quand on a le dessein de punir un valet,
Qui ne se peut tenir, quelque chose qu'on dise,
Qu'il n'y mette son nez et qu'il n'en moralise ?
Un maître au même instant, avec un bon bâton,
Lui doit fermer la bouche et s'en faire raison :
Voilà le sort qu'un jour ta langue te prépare.

CARRILLE.

710 Il faut qu'ouvertement enfin je me déclare.
Qui se tairait, Monsieur, en voyant ces beaux tours,
Que sans crainte du Ciel vous faites tous les jours ?

DON JUAN.

715 Je fais ce que je veux, dois-je t'en rendre compte ?
Si je commets un crime, en portes-tu la honte ?
Ne m'en parle donc plus, ou tes rares avis
De cent coups de bâton pourraient être punis.

SCENE IV.

Don Lope, Don Felix, Don Juan, Don Gaspard, Carrille.

DON LOPE.

Nous venons vous chercher, notre perte est jurée,
Don Gaspard en a su la nouvelle assurée.

DON GASPARD.

720 J'en ai reçu l'avis, et, vous sachant ici,
J'ai voulu vous montrer la lettre que voici.
Étant votre parent, je vous offre un asile.

DON JUAN, ayant lu la lettre.

Ce soin m'oblige fort, mais il est inutile :
Mes plus grands ennemis ne m'ont jamais fait peur,
Et vous voyez un front exempt de la terreur.

À Don Lope et à Don Felix.

725 Pour vous, si vous m'aimez d'une amitié fidèle,
J'attends dans ce péril l'effet de votre zèle ;
Ayons même fortune, et s'il nous faut périr,
Ne nous démentons point jusqu'au dernier soupir.

DON GASPARD.

730 Hé quoi donc ! Don Juan sera toujours le même ?
Toujours on le verra dans cette erreur extrême ?
La terre ni le Ciel ne l'intimident pas,
Et loin de fuir sa perte il y court à grands pas !
Songez qu'il est un temps où le crime prospère,
Mais qu'il en est un autre où le Ciel en colère,
735 Irrité des refus qu'on fait à ses bontés,
Se venge tôt ou tard de tant d'iniquité.

DON JUAN.

Hé ! quoi donc, Don Juan, se piquant de sagesse,
À la correction s'attachera sans cesse,
Et gênant les esprits par une vaine peur,
740 Il voudra conformer chacun à son humeur ?
Songez que la Nature est tout ce qui nous mène,
Que malgré la raison son pouvoir nous entraîne,
Que le crime n'est pas si grand qu'on nous le fait,
Que tous ces châtiments dont vous prêchez l'effet
745 Ne sont bons à prôner qu'à des âmes timides,
Que l'on ne doit souffrir rien que ses sens pour guides,
Qu'il les faut assouvir jusqu'aux moindres désirs,
Et n'avoir point d'égard qu'à ses propres plaisirs.

DON GASPARD.

750 Je sais qu'il est des temps où l'âge nous convie
De prendre avec honneur les plaisirs de la vie,

Mais passer à l'excès de la brutalité
Et n'avoir que les sens pour toute déité,
Est-il rien ici bas qui soit plus condamnable ?
Ah ! craignez que du Ciel le courroux redoutable...

Don Juan rit

755 Vous riez... doutez-vous du pouvoir de nos dieux ?

DON JUAN.

Hé ! pour voir ce qu'ils sont, il ne faut que des yeux.
L'adroite politique en masqua le caprice,
La faiblesse de l'homme appuya l'artifice,
Et sa timidité, s'en faisant un devoir,
760 Sans aucune raison forgea ce grand pouvoir.

DON GASPARD.

Si vous considérez l'ordre de la Nature,
Vous verriez leur pouvoir dans chaque créature.
Cet accord merveilleux dans les quatre éléments
Doit confondre l'erreur de vos comportements ;
765 La contrariété, qui fait leur concordance,
Fait assez admirer leur suprême puissance,
Et ce grand entretien dans les quatre saisons,
Pour prouver leurs auteurs sont de bonnes raisons ;
Ce composé de tout formé sur leur image,
770 Ce petit monde entier, ce surprenant ouvrage.
L'homme en ses fonctions ne porte-t-il pas de quoi
Désabuser l'esprit de qui manque de foi ?
Mais je connais qu'en vain je m'attache à vous dire
Qu'il n'est rien ici bas qui par eux ne respire ;
775 Il vaut mieux vous laisser dans votre aveuglement.

SCÈNE V.

Don Lope, Don Juan, Don Felix, Carrille.

DON LOPE.

Don Juan, vous deviez en agir autrement,
Et devant lui du moins il fallait un peu feindre.
On doit tout ménager quand on a tout à craindre,
Sa maison est pour nous un lieu de sûreté,
780 Nous y pouvions rester en toute liberté ;
Mais qui sait à présent, vous ayant vu le même,
S'il voudrait nous l'offrir dans un péril extrême ?
On peut facilement faire l'homme de bien,
Dire que l'on croit tout encor qu'il n'en soit rien,
785 Et voilant ses discours d'une belle apparence,
Se réserver en soi ce que le cœur en pense ;
C'était là de quel air il lui fallait parler,
Et ce peu de contrainte eût pu le rappeler.

DON JUAN.

Don Lope, je ne puis approuver ces maximes,
790 Je nomme des plaisirs ce que vous nommez crimes,

Tous ces déguisements ont trop de lâcheté,
Je dis tout et fais tout avec impunité,
Et si je ne savais quel est votre courage,
Je douterais de vous, entendant ce langage.
795 Mais comment avez-vous rencontré Don Gaspard ?

DON FELIX.

Vers notre rendez-vous il était à l'écart.
Vous savez qu'il se plaît fort à la solitude
Et que dans ces endroits il s'attache à l'étude.
Surpris de nous trouver l'un et l'autre en ces lieux,
800 Il nous a fait paraître un désir curieux
De savoir quel dessein nous y pouvait conduire,
Et nous n'avons pas fait scrupule de lui dire ;
Mais comme en cet endroit vous ne vous rendiez pas,
Son avis nous a fait retourner sur nos pas.

DON JUAN.

805 Je m'y serais rendu, mais Paquette et Thomasse...

CARRILLE, apercevant le Prévôt.

Monsieur, je viens de voir certaine ombre qui passe.

DON JUAN.

Poltron ! te tairas-tu ?

CARRILLE, le voyant entrer et ses archers.

Monsieur, les voilà deux,
Trois, quatre, cinq, hélas !

SCÈNE VI.

Don Juan, Don Lope, Don Felix, Carrille, Le Prévôt et ses gens.

LE PRÉVOT.

Sans doute ce sont eux.
Comme on me l'a dépeint, c'est Don Juan.

CARRILLE, s'enfuyant.

810 Et vite, sauvons-nous, nous voilà pris !
Mon maître,

DON JUAN.

Ah , traître !

LE PRÉVOT.

Donnons, et que chacun fasse ici son devoir.
Compagnons, mort ou vif, il nous les faut avoir.

Tous l'épée à la main.

DON JUAN.

Je saurais réprimer une telle insolence.

LE PRÉVOT.

Courage, mes amis.

DON JUAN.

815 Il faut lâcher le pied, traîtres !
Vous faites résistance !

LE PRÉVOT.

Retirons-nous.

DON FELIX.

Ils n'ont pu résister à l'effort de nos coups.

DON LOPE.

Il le faut avouer, tout nous est favorable

DON JUAN.

820 Rien de nous arrêter ne peut être capable ;
Cependant, il nous faut abandonner ces lieux,
Allons dans mon château pour nous divertir mieux.

DON FELIX.

J'en suis d'accord, allons sans tarder davantage.

DON JUAN.

Nous nous retrouverons dans ce prochain village,
Je veux chercher Carrille, allez, je suis vos pas.

DON FELIX.

Mais sans tarder au moins.

DON JUAN.

Je ne m'arrête pas.

SCÈNE VII.
Don Juan, Carrille.

DON JUAN.

825 Hé, Carrille !

CARRILLE, sortant la tête, puis se retirant.
Monsieur.

DON JUAN.

Ô l'homme de courage !
Viendras-tu ?

CARRILLE.

Me voilà.

DON JUAN.

Tu devais faire rage !
Cependant, dans le temps qu'il en était saison,
Tu me quittes, Carrille, et fuis en vrai poltron !
As-tu pour te défendre une raison valable ?

CARRILLE.

830 Sans la peur de la mort, j'étais pire qu'un diable ;
Mais sur ce pas, Monsieur, faisant réflexion :
J'ai cru qu'il valait mieux être un peu plus poltron.
Peste ! c'est pour longtemps qu'on fait cette folie.

DON JUAN.

Lâche, dans les combats perd-on toujours la vie ?

CARRILLE.

835 Ah, Monsieur ! tôt ou tard on ne peut l'éviter,
Et c'est être bien fou de le vouloir tenter.

DON JUAN.

Mais sans cœur j'étais pris, il eût fallu me rendre.

CARRILLE.

Il faut s'enfuir, Monsieur, au lieu de se défendre,
C'est l'unique secret d'éviter le malheur.

DON JUAN.

840 Dans ces occasions il y va de l'honneur.
Mais où donc étais-tu ?

CARRILLE.

Moi ? j'étais là derrière,
Où j'adressais au Ciel pour vous une prière.

DON JUAN.

Ou pour toi. Cependant il faut partir d'ici.

CARRILLE.

845 C'est fort bien fait à vous, je le souhaite aussi,
L'appétit dans mon ventre exerce la furie,
Et je n'ai jamais eu tant de faim de ma vie.

DON JUAN.

Allons, Carrille, allons, mais quel est ce tombeau ?
Carrille, le dessin m'en paraît assez beau.

On voit un tombeau accompagné de figures. Don Pierre sur un genou, une main sur un prie-Dieu.

CARRILLE, l'ayant regardé.

C'est votre Commandeur, c'est lui-même, mon maître.

ÉPITAPHE.

850 Don Pierre par la main d'un traître,
Entendez-vous, Monsieur, on vous loue assez bien.

DON JUAN.

Quoi donc...

CARRILLE.

Lisez plutôt, ma foi je n'y mets rien.

DON JUAN, lit.

ÉPITAPHE.

855 Don Pierre, par la main d'un traître,
Dans Séville a reçu la mort.
Son mérite partout s'est assez fait connaître,
Et l'Univers pleure son sort.
Passant qui vois ce que pour sa mémoire
On a fait graver en ces lieux,
860 Apprends quel est l'auteur d'une action si noire :
Don Juan a commis ce forfait odieux ;
Mais le Ciel, confus de ses crimes,
A résolu de le punir,
Et veut que les enfers, dans leurs plus noirs abîmes,
En effacent le souvenir.

CARRILLE.

865 Qu'en dites-vous, Monsieur ?

DON JUAN.

Plaisante prophétie !
Je brûle du désir de la voir réussie,

Et voudrais qu'il voulût lui-même l'annoncer.

CARRILLE.

Quelle nécessité de s'en embarrasser ?
Allons.

DON JUAN.

870 Non, de ma part va lui faire un message,
Puisque j'ai résolu qu'un compliment engage
Ce digne Commandeur à souper avec moi.

CARRILLE, riant.

Bon, prier une pierre à souper avec soi !
Rêvez-vous ?

DON JUAN.

Non, je veux contenter mon envie.
Va donc.

CARRILLE.

875 D'où vous provient ce beau trait de folie !
Eh morbleu ! cette pierre a-t-elle le pouvoir
De parler, ni d'ouïr, d'aller, ni de mouvoir ?
Où diantre prenez-vous un si plaisant caprice ?

DON JUAN.

Mais, quand j'ai commandé, je veux qu'on m'obéisse,
Ou les coups de bâton...

CARRILLE.

880 Peste, je vous entends,
Mais, ma foi, vous raillez ou bien je perds le sens :
Une pierre ! songez si la chose est plausible.

DON JUAN.

Je veux croire avec toi qu'elle n'est pas possible,
Mais va.

CARRILLE, riant.

C'est être fou.

DON JUAN.

Quoi donc, tu n'iras pas ?
Te moques-tu de moi ?

*Il va trois fois à la statue et quand il en est près, il revient en riant
vers son maître.*

CARRILLE.

885 Non, j'y cours à grands pas.
J'en rirai comme il faut. Madame la statue,
Pour qui je crois ici ma harangue perdue,

Mon maître Don Juan m'oblige à vous parler,
Et d'un souper exquis prétend vous régaler :
Pour moi son Intendant, et valet ordinaire
890 J'aurai soin, qu'on vous fasse une excellente chère,
Qu'on tienne le vin frais et qu'il soit du meilleur,
Et boirai quatre coups avec vous de bon cœur ;
Au moins n'y manquez pas, car vous savez que l'homme
N'est pas plutôt choqué, qu'aussitôt il assomme :
895 Venez donc de bonne heure à notre rendez-vous,
Ce n'est pas loin d'ici, car ce sera chez nous,
Ah, Monsieur, la statue...

La statue baisse la tête. [Carrille] tombant sur les genoux et montrant avec la tête comme la figure a fait.

DON JUAN.

Eh bien donc, la statue ?

CARRILLE.

La statue, Monsieur, la statue me tue,
Avec un grand...

DON JUAN.

Quoi ! Parle ?

CARRILLE.

Je ne puis pas.
900 Je croyais qu'elle avait jeté la tête à bas ;
Avec un mouvement dont le cœur me frissonne,
Elle m'a répondu d'y venir en personne.
C'est à vous qui priez de la bien recevoir,
Car je m'exempterai, si je puis, de la voir.

DON JUAN.

905 Va, Carrille, ton cœur n'est ni ferme ni stable,
Pour croire ton rapport fidèle et véritable,
Et je n'impute rien de ce plaisant récit
Qu'à la sotte faiblesse où tombe ton esprit.
Qui peut imaginer qu'une vaine statue
910 Puisse mouvoir la tête ou dessiller la vue ?
Pour moi, je ne vois point de raisons pour prouver,
Ni par qui, ni comment cela peut arriver ;
Je n'y trouve pas même une ombre d'apparence,
Et chez toi c'était peur ou bien extravagance.

CARRILLE.

915 Peut-être la statue a le démon au corps,
Ou l'on l'a fait agir par d'inconnus ressorts,
Mais voyez-la, Monsieur, et vous pourrez connaître
Si je rêvais alors, ou si cela peut être.
Peste ! j'ai des bons yeux et quoique j'aie peur,
920 Je ne me trompe point.

DON JUAN.

Ombre du Commandeur,
Viens souper avec moi, pour passer mon envie.
Je t'attends, entends-tu ? C'est moi qui t'en convie.

La statue fait signe de la tête.

CARRILLE.

Eh bien, l'avez-vous vu ?

DON JUAN.

C'est une vérité.

CARRILLE.

925 Ou plutôt n'est-ce pas une témérité ?
À quoi bon s'exposer aux fureurs de cette ombre ?
Vous courez au galop dans le royaume sombre.

DON JUAN.

Sans perdre ici de temps vient mettre le couvert.

CARRILLE.

Ah, mon maître, ma foi vous voilà pris sans vert !

ACTE IV

SCÈNE I.

Don Juan, Don Lope, Don Felix, Carrille.

DON JUAN.

Eh bien ! que dites-vous d'une telle aventure ?

DON LOPE.

930 Pour moi, je n'en crois rien.

DON JUAN.

C'est la vérité pure.
Tantôt, sur le rapport que Carrille en a fait,
J'ai douté comme vous, mais j'en ai vu l'effet.

DON LOPE.

Une masse de pierre ! Une vaine statue,
Pouvoir baisser la tête et dessiller la vue !
935 Un corps que rien n'anime avoir du mouvement !
Cela choque le sens, à parler franchement,
Mais qu'en dites-vous Don Felix ?

DON FELIX.

La chose est incroyable,
C'est quelque vision.

DON JUAN.

Mais en suis-je capable ?
C'est aux faibles esprits à s'en laisser frapper,
940 La crainte, en cet état, les peut faire tromper,
Mais moi que rien n'étonne, on ne peut pas me dire
Que la peur sur mes sens avait pris de l'emprise,
J'étais toujours le même, et sans étonnement
J'ai reçu sa réponse et vu son mouvement.

DON LOPE.

945 J'en douterai toujours.

DON FELIX.

C'est une bagatelle.

CARRILLE.

Il n'en faut point douter, Messieurs, la chose est telle.

DON JUAN.

Que nous importe-t-il qu'elle le soit ou non ?
Le souper est-il prêt ?

CARRILLE.

Oui.

DON JUAN.

Le vin est-il bon ?

CARRILLE.

Oui, Monsieur, et la sève en est incomparable,
950 Les ragoûts sont friands, le gibier admirable,
Séville ne peut pas fournir de meilleurs mets,
Et j'espère vous voir tous trois fort satisfaits.
Mais à propos, Monsieur, en parlant de Séville,
Croyez-vous que ce lieu nous soit un sûr asile,
955 Que si près de la ville on ne nous prenne point ?
La peste ! il ne faut pas s'endormir sur ce point,
Vous savez que tantôt sans l'effort de courage...

DON JUAN.

Va, va, ce bras partout a le même avantage.

CARRILLE.

Tant mieux : mais ce bonheur durera-t-il toujours ?
960 La fortune, Monsieur, a d'étranges retours.
Qui s'en flatte le plus, souvent n'en est pas maître ;
L'on peut se voir vaincu, tout vaillant qu'on puisse être,
Et fussiez-vous cent fois plus brave que César,
Il faut céder au nombre aussi bien qu'au hasard.
965 Outre que les archers savent si bien surprendre,
Qu'ils donnent rarement le temps de se défendre,
Par mille tours rusés, on tombe dans leurs mains.

DON LOPE.

La défiance ici peut rompre leurs desseins,
Tout nous étant suspect, nous n'avons rien à plaindre.

CARRILLE.

970 Vous savez qu'en ce cas, je suis le plus à craindre,
Et si par un malheur...

DON JUAN.

Ne crains rien, fais servir.

CARRILLE.

J'y cours. Ah, que je vais recevoir de plaisir !

SCÈNE II.

Don Juan, Don Lope, Don Felix.

DON JUAN.

Eh bien ! que dites-vous du cours de notre vie !

DON LOPE.

On ne peut jamais mieux contenter son envie.

DON FELIX.

975 Rien ne peut égaler notre félicité,
Et le plaisir enfin suit notre volonté ;
Je n'ai point de regret d'avoir quitté Séville.

DON JUAN.

980 Je goûte des plaisirs plus charmants qu'à la ville,
Et ces soins, ces détours que demande l'amour,
S'ils servent en ces lieux, ce n'est que pour un jour.
Quelle douceur pour moi de voir une bergère
Se rendre au même instant que je tâche à lui plaire,
Et, joignant le respect à la simplicité,
Me laisser un champ libre à ma témérité.

DON LOPE.

985 Mais l'amour veut pourtant un peu de résistance.

DON JUAN.

Mais l'amour est tout pur parmi cette innocence.

DON LOPE.

La fierté, Don Juan, augmente le désir,
Et qui la peut dompter en a plus de plaisir ;
Il est charmant de vaincre une beauté sévère.

DON JUAN.

990 Mais cette résistance est souvent un mystère :
Sous le masque trompeur d'une adroite fierté,
On cache les défauts de la fragilité,
L'amour à ces froideurs augmente son estime,
Et plus l'amour est grand, moins il connaît le crime.
995 Vous connaissez Philis, elle est de cette humeur,
Elle affecte toujours une grande pudeur,

Au moindre mot d'amour cette prude tempête,
Mais sitôt qu'avec elle on vient au tête-à-tête,
Ce farouche dehors est bientôt adouci.

DON LOPE.

1000 Mais faveur pour faveur je l'aime mieux ainsi.

DON JUAN.

Moi, Don Lope, mon goût n'est pas conforme au vôtre ;
Quel charme trouvez-vous aux conquêtes d'un autre ?
Les restes, en amour, ont toujours peu d'appâts,
Et l'on doit les laisser à de moins délicats.

DON LOPE.

1005 Je veux que vous trouviez ici quelque avantage
Et que l'honneur soit joint aux attraits du visage :
Mais quel plaisir a-t-on d'aimer une beauté
Dont l'éclat est terni par la stupidité ?
Peut-on trouver du goût à chérir une idole
1010 Sans aucun enjouement, sans esprit, sans parole,
Et qui, répondant même à vos empressements,
Ne saurait exprimer quels sont ses sentiments ?
L'amour n'a rien de doux dans l'ardeur qu'il inspire,
Si la bouche, Don Juan, ne prend soin de le dire.
1015 C'est peu que des soupirs, s'ils ne sont animés,
Mais quand d'un feu pareil deux cœurs sont enflammés
Et que l'esprit seconde une tendance extrême,
Il n'est rien à l'égal de ce bonheur suprême.

DON JUAN.

Oui, je sais que l'esprit a de puissants appâts
1020 Et qu'en un lieu champêtre on n'en rencontre pas ;
Mais aussi la plupart de nos spirituelles,
Don Lope, ont le malheur de n'être pas fort belles,
Et quand on leur verrait l'esprit et la beauté,
Estimez-vous beaucoup leur sottise vanité,
1025 Ces affectations d'un savoir admirable,
Dont par de longs discours sans cesse on nous accable,
Tous ces raffinements en matière d'amour ?
Témoin Daphné qui veut, quand on lui fait la cour,
Que l'amant qui la sert, s'il lui rend un service,
1030 Ait toujours pour ses feux un exemple propice,
Et prouve par romans que pour même action,
Un amant autrefois eût satisfaction.
Mais qu'en dit Don Felix ?

DON FELIX.

Je suis pour l'un et l'autre,
Et tiens son sentiment aussi bon que le vôtre.
1035 En matière d'amour point de réflexion,
Donnons-nous tous entiers à notre passion,
Et soit qu'une beauté soit facile ou sévère,
Spirituelle ou non, il faut se satisfaire ;
C'est ce que nous devons tous les trois observer.

SCÈNE III.

Carrile, Don Juan, Don Lope, Don Felix.

CARRILLE.

1040 Voilà le souper prêt.

On sert à souper et, au fond de la chambre, il paraît un buffet magnifique.

DON JUAN.

Qu'on nous donne à laver.

Un valet donne à laver, et Carrille présente la serviette.

CARRILLE, fleurant les viandes.

Ah, que de tous ces mets, l'odeur est agréable !
Si je pouvais...

DON FELIX, après qu'ils sont tous à table.

Ma foi, ce souper est passable.

DON JUAN.

Ce ragoût est friand.

DON LOPE.

Et ce dindon aussi.

CARRILLE.

1045 Quoi ! je demeurerai les bras croisés ici ?
Non, non, songeons à nous ! Quelque sot qui s'oublie !

Il prend de la viande et mange goulûment.

DON LOPE, présentant à Don Juan et à Don Felix un morceau.

Ah, l'excellent morceau ! Goûtez-en, je vous prie.

DON JUAN.

Il n'est rien de meilleur.

DON FELIX.

C'est un manger de roi,
Et l'on ne peut pas mieux être traité chez soi.

DON JUAN.

Du vin, Carrille.

CARRILLE, la bouche pleine.

Çà !

DON JUAN.

Quoi, n'as-tu point de honte ?

1050 Tu t'étrangles !

CARRILLE.

Chacun doit faire ici son compte,
Si je n'y prenais garde, il ne resterait rien,
Mais j'en prends par avance et crois faire fort bien.

*Après que Carrille lui a donné à boire et que les deux laquais en ont
donné aux autres.*

DON JUAN.

Mets-toi là.

**CARRILLE, se mettant à table où il mange
goulûment.**

Volontiers.

DON JUAN.

Mais voyez comme il mange !

CARRILLE.

Quand on a de la faim, est-ce une chose étrange ?

DON LOPE.

1055 Tu crèveras.

CARRILLE.

Point, point, je sais ce qu'il me faut.

DON JUAN.

Te défendras-tu mieux que tu n'as fait tantôt ?

CARRILLE, mangeant toujours.

Oui, oui, Monsieur, oui, oui.

DON JUAN.

Tu promets tout à table,
Mais dans l'occasion...

CARRILLE.

Ma foi, c'est là le diable.

DON LOPE.

Mais quoi, tu ne bois point ?

CARRILLE.

1060 À boire ! Il faut toujours faire les fondements.
À boire !

DON JUAN.

Bon, Carrille !

CARRILLE.

À boire ! Il faut bien vous en croire.

DON LOPE.

Bon courage.

CARRILLE.

À boire, à boire, à boire !

DON FELIX.

Fort bien.

CARRILLE.

À boire, à boire !

DON JUAN.

Hé, tu n'es pas lassé !

CARRILLE, demandant à boire.

1065 Moi, Monsieur, point du tout, je n'ai pas commencé.
À boire !

DON FELIX.

Quel buveur ! Il crèvera sans doute.

CARRILLE.

À boire !

DON JUAN.

C'est assez.

CARRILLE.

Seulement une goutte.

On frappe.

DON JUAN.

Tu n'es pas satisfait. Mais on frappe, va voir.

On frappe.

CARRILLE.

Qu'il attende.

DON JUAN.

Coquin, feras-tu ton devoir ?

CARRILLE, se levant de la table et prenant une chandelle.

On frappe.

1070 Hé ! Que diable, j'y vais. Qui frappe de la sorte ?
La peste ! ce frappeur n'y va pas de main morte.

Il va à la porte et, apercevant l'Ombre, il revient tout effrayé et fait des signes de la main et de la tête que c'est l'Ombre.

Ah, Monsieur, là, là, là...

DON JUAN.

Qu'as-tu donc ?

CARRILLE.

Là, là, là.

DON JUAN.

Que veux-tu dire ? Parle.

CARRILLE, baissant la tête.

Eh !

DON JUAN.

T'expliqueras-tu donc ? Qu'est ce que cela ?

CARRILLE, baissant la tête.

Hé !

DON JUAN, allant à la porte avec un flambeau.

Quelle extravagance !
Mais voyons ce que c'est. Ah, ah, c'est l'Ombre ! Avance.

DON FELIX.

1075 L'Ombre !

DON JUAN.

Oui, l'Ombre !

DON LOPE, se levant et prenant un flambeau.

L'Ombre ! allons la recevoir.

CARRILLE.

Que ne suis-je bien loin ?

DON FELIX, se levant et prenant un flambeau.

La chose est rare à voir.

SCÈNE IV.

**Don Juan, Don Lope, Don Felix, Carrille,
L'Ombre.**

**DON JUAN, après que l'Ombre est sur son siège et
qu'ils se soient remis à table hors Carrille qui est à un
bout du théâtre.**

Ombre, tu viens à temps, pour faire bonne chère,
Et si tu veux manger, tu peux te satisfaire.
Goûte de ce morceau. Quoi ! Tu ne manges pas ?

L'OMBRE.

1080 Je ne viens point ici pour faire un repas,
Ces soutiens infinis de la terre et de l'onde,
Dont le pouvoir tira d'un rien l'être du monde,
Ces moteurs éternels du corps de l'univers,
L'amour de tous les bons et l'effroi des prières,
1085 Les Dieux, justes censeurs de chaque créature,
M'ont permis d'animer cette froide figure,
Et je viens par leur ordre apprendre ici de toi
Si tu veux persister dans ton manque de foi.
Tes crimes sont si grands qu'on frémit à les dire,
1090 Le Ciel veut un remords : parle, y veux-tu souscrire ?

DON JUAN, riant.

Que viens-tu nous conter ?

DON FELIX.

L'agréable entretien !

L'OMBRE.

Et vous, ses chers amis, qui n'appréhendez rien,
Vous dont il a suivi les damnables maximes,
Craignez les châtiments qui sont dûs à vos crimes,
1095 Et par un repentir réparant vos forfaits,
Méritez un bonheur qui ne finit jamais.

Voyez qu'être ici-bas, ce n'est rien qu'un passage,
Où selon qu'on y vit l'homme a de l'avantage...

DON JUAN.

1100 Tu ne viens donc ici qu'à dessein de prêcher ?
Va, va, tu perds ton temps à vouloir nous toucher,
Laisse là tes avis, et parlons d'autre chose.

L'OMBRE.

Songez, songez au choix qu'ici je vous propose,
Changez tous trois de vie, et redoutez les dieux.

DON FELIX.

1105 Quoi ! rabattre toujours ces discours ennuyeux !
Pourquoi tant censurer notre façon de vivre ?
La Nature a marqué le chemin qu'on doit suivre,
Elle seule a formé les plaisirs de nos sens,
Et c'est sa faute enfin s'ils ne sont innocents.

DON LOPE.

1110 Quoi ! Je me priverais des douceurs de la vie !
Non, n'espère jamais que j'aie cette envie ;
La jeunesse est un fruit qui ne se garde pas,
Et l'on doit sans remords jouir de ses appâts,
Se servir du présent, et sans tant nous contraindre
Pour l'avenir...

L'OMBRE.

Et c'est ce que vous devez craindre.

DON JUAN.

1115 Qui doit nous faire peur ? Le Ciel et son courroux ?
De ce rare pouvoir, il est bien peu jaloux,
Et si nos actions lui paraissent des crimes,
Pourquoi de sa fureur n'être pas les victimes ?
Pourquoi ne pas troubler le cours de nos projets ?
1120 Il tarde trop longtemps à punir nos forfaits,
Non, non, ces châtimens sont de vaines chimères,
Dont l'homme résolu ne s'épouvante guère,
Et ce qu'il souffre en nous fait connaître en tous lieux
La faiblesse de l'homme et l'abus de tes dieux.

L'OMBRE.

1125 Impie ! Ah, Don Juan ! songe à te reconnaître.

DON JUAN.

Non, non, il n'en sera que ce qu'il doit en être.

DON FELIX.

Il faut te dire aussi quel est mon sentiment :
Jamais tu ne verras en moi de changement,
Et je suis si content de ma façon de vivre
1130 Que, sans aucun remords, je prétends la poursuivre.

DON LOPE.

Tu sais déjà le mien, rien ne me changera,
Et soit perte ou bonheur, arrive qui pourra.

L'OMBRE.

Tremblez au nom des dieux, et craignez leur puissance ;
Ils m'ont remis le soin de leur juste vengeance,
1135 Et le sort de tous trois se trouve en mon pouvoir.

DON FELIX.

Va, va, nous le croirons, si tu nous le fais voir.

L'OMBRE.

Malheureux, songe à toi. Je puis dans cette place...

DON FELIX, mettant l'épée à la main.

Ah ! C'est trop endurer, qu'une Ombre nous menace.

DON LOPE, tirant aussi la sienne.

Oui, voyons s'il lui reste encore quelque vigueur,
1140 Et délivrons nos yeux de ce fâcheux censeur.

*Don Juan demande à boire, et, ses amis périssant, il quitte son verre.
Mais après le mot que l'Ombre dit : Qu'en dis-tu ? il boit.*

**L'OMBRE, les fait abîmer aux deux bouts de la table
où ils sont, et Carrille tombe à terre en même temps.**

Ah ! Périssez, méchants, et lui servez d'exemples.
Voilà de ton destin une preuve assez ample.

CARRILLE, tombant.

Je suis mort.

L'OMBRE.

Qu'en dis-tu ?

DON JUAN.

C'est un coup du hasard.

L'OMBRE.

Pour ton propre intérêt, tu dois y prendre part.

DON JUAN.

1145 Va, si je dois songer à la fin de leur vie,
Ce n'est que pour leur sort, qui doit me faire envie.
Mourir dans les plaisirs est un destin si doux
Qu'à ne rien te celer, Ombre, j'en suis jaloux.

L'OMBRE.

Connais plutôt nos dieux, ce qu'ils ont fait paraître...

DON JUAN, riant.

1150 Bon. Carrille !

CARRILLE.

Monsieur.

DON JUAN.

Donne à boire à ton maître.

CARRILLE.

Dispensez-moi, Monsieur, d'approcher de l'Esprit.

DON JUAN.

Que crains-tu donc ?

CARRILLE.

À moins, on serait interdit ;
Ce que je viens de voir...

DON JUAN.

Chansons.

CARRILLE.

À votre dire,
Trouvez bon que d'ici, Monsieur, je me retire.

DON JUAN.

1155 Demeure, je le veux, ou les coups de bâton...

CARRILLE, s'en allant tout doucement.
N'importe, adroitement, sortons de la maison.

DON JUAN.

Où vas-tu ?

CARRILLE, se retournant.

Je ne bouge.

DON JUAN.

Hé ! Ris.

CARRILLE.

Quelle aventure !
Qui peut rire à deux doigts près de sa sépulture !

DON JUAN.

Mange.

CARRILLE.

Je ne saurais, j'ai perdu l'appétit.

DON JUAN.

1160 Bois donc.

CARRILLE.

Ah, mon gosier, Monsieur, est trop petit.

DON JUAN.

Chante.

CARRILLE.

Vous moquez-vous ? Hélas ! La chanterelle
Est prête à se casser.

DON JUAN.

Danse.

CARRILLE.

Point de nouvelle,
Nous allons trop danser le branle de la mort.

L'OMBRE.

Oui, Don Juan, dans peu tu finiras ton sort.

CARRILLE.

1165 Et ne serait-il point aussi pour moi prophète ?

DON JUAN.

Tu me suivras partout.

CARRILLE.

Bon ma fortune est faite
Sans aller en Hollande.

L'OMBRE.

Enfin que résous-tu, Don Juan ?

DON JUAN.

De mourir ainsi que j'ai vécu.

L'OMBRE.

Un exemple pareil devrait être capable...

DON JUAN.

1170 Non, dans mes sentiments je suis inébranlable,
Et je verrais ici tout prêt pour mon trépas,
Que, malgré tes avis, je ne changerais pas.

L'OMBRE.

C'est assez. Cependant leur justice offensée
Te donne encore le temps de changer de pensée,
1175 Et pour savoir de moi quel sera ton destin,
Je t'invite à manger.

DON JUAN.

Où sera ce festin ?

L'OMBRE.

Sur mon tombeau.

DON JUAN.

Va, va, je m'y rendrai sans faute.

CARRILLE.

Pour moi, je ne veux point manger chez un tel hôte ;
Que promettez-vous là ?

DON JUAN.

Vous tairez-vous, maraud !

L'OMBRE.

1180 Amène ce valet.

CARRILLE.

Voilà ce qu'il me faut !
Non, s'il vous plaît, je jeûne et je n'ai point d'envie
D'aller avec un fou risquer ainsi ma vie.

DON JUAN.

Carrille, que dis-tu d'un tel événement ?

CARRILLE.

Que vous extravaguez à parler franchement,
1185 Car n'est-ce pas folie à nulle autre seconde
De chercher des moyens d'aller en l'autre monde ?
Quelle nécessité de promettre aujourd'hui
De revoir cet esprit et manger avec lui ?
Par un exemple affreux instruit de sa puissance,
1190 Jusque sur son tombeau défier sa vengeance,
C'est bien chercher sa perte avec empressement.

ACTE V

SCÈNE I.

Thomas, Don Juan, Rollin, Amarille.

THOMAS.

On enlève ma fille ; ah ! Courons après elle.

DON JUAN, emmenant Amarille.

Hé ! que pensez-vous faire ? Allons, marchez la belle.

THOMAS.

Donnons, Rollin, donnons.

ROLLIN.

Oui da, je le veux bien.

DON JUAN.

Comment, vous oseriez...

ROLLIN.

Non, nous n'en ferons rien.

THOMAS.

1205 Dans cette occasion, tu manques de courage ;
Laisser prendre ta femme et n'oser...

ROLLIN.

J'en enrage.

Je voudrais la sauver, mais je crains pour mon dos.

THOMAS.

Mourons pour empêcher...

ROLLIN.

Ne soyons pas si sots,
Vous savez ce qu'en dit son valet.

THOMAS.

1210 Quel affront aujourd'hui recevra ta famille !
Quel gendre ai-je choisi ! Mais dussé-je y périr,
C'est un point résolu, je veux te secourir.

ROLLIN.

1215 Arrêtez ! j'aperçois le valet de ce traître.
Abordons-le et sachons où peut être son maître,
Et prenant des archers que j'ai vus dans ce lieu,
Nous saisisrons l'infâme et nous verrons beau jeu.

SCÈNE II.

Carrille, Rollin, Thomas.

CARRILLE.

1220 Chercherai-je longtemps sans rencontrer mon maître ?
Qu'a-t-il pu devenir ? Où diable peut-il être ?
Si nous ne nous sauvons, ma foi nous sommes pris,
Et l'on nous donnera notre dernier logis.
La prison nous est hoc, les archers sont en quête,
Et, suivant l'apparence, on fait pour nous la fête.

ROLLIN.

Traître, nous te tenons.

CARRILLE.

Messieurs ?
Que voulez-vous de moi,

ROLLIN.

Ah, scélérat !

CARRILLE.

Qu'est-ce donc ?

THOMAS.

Coquin !

CARRILLE.

Quoi ?

ROLLIN.

1225 Dis-nous, mais promptement, qu'est devenu ton maître ?

CARRILLE.

Que sais-je, moi !

ROLLIN.

Tu sais en quels lieux il peut être.
Sus, mon beau-père ! Il faut le mettre en prison,
Et quand il y sera, nous en aurons raison.

CARRILLE.

En prison !

ROLLIN.

En prison.

CARRILLE.

Hélas ! Qu'a fait Carrille,
1230 Messieurs ?

THOMAS.

Ton maître vient de m'enlever ma fille.

ROLLIN.

Et ma femme de plus.

CARRILLE.

Est-ce ma faute à moi ?
Tout crime est personnel, et chacun est pour soi.
Si mon maître a failli, faut-il que j'en pâtisse ?

ROLLIN.

Point de raisonnements, menons-le à Justice,
1235 Nous apprendrons du moins ce qu'il est devenu,
Et complice du mal...

CARRILLE.

Quoi !

ROLLIN.

Tu seras pendu.

CARRILLE.

Pendu ! Messieurs, hélas ! La chose est trop cruelle.
Encore si j'avais eu des faveurs de la belle,
Je me consolerais dans mon fort malheureux ;
1240 Mais sans avoir rien pris, faire un saut périlleux,
Ah !

ROLLIN.

Allons.

CARRILLE.

Hé, Messieurs !

ROLLIN.

Quoi ! Tu fais résistance ?

CARRILLE, apercevant son maître.

Ah, Monsieur, au secours !

SCÈNE III.

Don Juan, Rollin, Thomas, Carrille.

DON JUAN.

Quelle est cette insolence ?

Attaquer mon valet.

ROLLIN.

Beau-père, sauvons-nous.

CARRILLE, courant après.

1245 Ah, ah coquins ! Ma foi, j'étais perdu sans vous,
L'on allait me coffrer.

DON JUAN.

Et pourquoi donc, Carrille ?

CARRILLE.

L'on me faisait garant de l'honneur d'une fille
Que vous avez dit-on...là...vous m'entendez bien ?

DON JUAN.

Sottise.

CARRILLE.

1250 Bon pour vous, qui n'appréhendez rien,
Mais si j'eusse été pris, certaine cabriole,
M'aurait pour mon malheur fait perdre la parole,
Cependant savez-vous qu'il faut partir d'ici,
Que les Archers y sont.

DON JUAN.

J'en ai peu de souci.

CARRILLE.

Vous devez y songer et... mais, quelqu'un s'avance.

SCÈNE IV.
Amarille, Don Juan, Carrille.

AMARILLE.

1255 Ah, donne-moi la mort après ta violence,
Perfide !

DON JUAN.

Que veux-tu ? Je ne te connais pas.

CARRILLE.

Est-ce celle, Monsieur, dont l'honneur est à bas ?
Pour qui l'on me voulait gâter ?

DON JUAN, bas à Carrille.

Oui.

AMARILLE.

Comment, traître !
Après un tel affront, tu m'oses méconnaître ?

DON JUAN.

Quel affront ? Qu'ai-je fait ?

AMARILLE.

1260 Ah ! Peux-tu l'ignorer,
Et sans honte à tes yeux puis-je le déclarer ?
Ne te souvient-il plus ? Hélas !

DON JUAN.

Tu me fais rire.

CARRILLE.

Il n'a point de mémoire et vous devez lui dire,
Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

AMARILLE.

Il m'a ravi l'honneur.

CARRILLE.

L'honneur !

AMARILLE.

Oui.

CARRILLE.

1265 C'est là ce grand malheur !
Là, là, consolez-vous.

AMARILLE.

Quoi ! Que je me console.

CARRILLE.

Que prétendez-vous donc ?

DON JUAN.

Va, va, c'est une folle.

AMARILLE.

Pousse plus loin ton crime et ne m'épargne pas,
Et pour finir mes maux donne-moi le trépas.

CARRILLE.

1270 Pour si peu de sujet vouloir cesser de vivre !
Ce dessein, croyez-moi, n'est point du tout à suivre,
Quoiqu'avec violence, il vous ait pris l'honneur,
La force ne fait point de tache à la pudeur,
Et votre honnêteté n'en sera point perdue.
1275 Si de votre bon gré vous vous étiez rendue,
Et qu'un consentement...

DON JUAN.

Allons, Carrille, allons,
Et ne t'amuse point à ces réflexions.

CARRILLE.

Croyez ce que je dis.

AMARILLE.

Ah ! Déplorable fille,
Comment te présenter encore à ta famille ?
L'affront que tu lui fais se peut-il réparer ?
1280 Mais après ce malheur que puis-je que pleurer ?
Pleurons donc et noyons dans un torrent de larmes,
La source de mes maux, ces détestables charmes,
Et par des vœux ardents sollicitons les Dieux,
De punir les forfaits de ce monstre odieux.

DON JUAN.

Je veux voler. Tu vas l'apprendre.

CARRILLE.

Plaît-il ? C'est là ce grand dessein,
Serviteur à la corde, et trêve à tant de gains.
Si le désir vous tient, passez-en votre envie,
J'aime mieux n'avoir rien le reste de ma vie ;
1315 Comment diable, voler ! Quel damnable désir.

DON JUAN.

Oui, dès demain, je veux voler pour mon plaisir,
Je m'en fais dans mon âme un charme inconcevable,
Et dans la vie, il faut être de tout capable.

CARRILLE.

Ah, quel homme !

DON JUAN.

Aussi bien dans une extrémité,
1320 C'est un remède prompt pour la nécessité.
Il ne faut pas grand temps pour vider notre bourse,
Mes biens étant saisis, quelle est notre ressource ?
Mais allons voir notre Ombre.

CARRILLE.

Et vous voulez aller
Voir l'Ombre ?

DON JUAN.

On a promis de nous y régaler.

CARRILLE.

1325 Mais à moins que changer votre perte est certaine,
L'Ombre vous a prêté...

DON JUAN.

C'est là ce qui te gêne,
Eh bien ! quand d'y mourir je courrais le hasard,
C'est faire un peu plus tôt ce qu'on ferait plus tard,
Puisque c'est un tribut que la Nature impose.
1330 Le trépas en tout temps est toujours même chose,
Ce passage se doit regarder sans effroi
Et n'offre rien d'affreux à des gens comme moi.

CARRILLE.

Ma foi, Monsieur, pourtant, alors qu'on envisage
Qu'il faille mourir, on tremble.

DON JUAN.

Oui, les gens sans courage :
1335 Mais aux cœurs dégagés de la timidité,
La mort n'a rien d'étrange en la nécessité.
Elle n'en vient pas moins, Carrille, pour la craindre ;
Ainsi sur ce départ, pourquoi donc se contraindre ?
Ce terme doit s'attendre, et s'il a quelque horreur,
1340 C'est l'accroître toujours, qu'entretenir la peur.
Mille fameux guerriers, en exposant leur vie,
Craignent-ils aux combats de se la voir ravie ?
Et si l'on y faisait tant de réflexions,
Verrait-on mettre au jour cent belles actions ?
1345 Non, sans s'inquiéter, si notre destinée
Dans les plus grands périls peut être terminée,
Entrés dans la carrière, allons jusques au bout,
Et laissant faire au sort, affrontons toujours tout.

CARRILLE.

Pour moi, je ne veux point suivre cette maxime :
1350 La vie a des douceurs pour qui j'ai de l'estime,
Quoiqu'il faille mourir, le plus tard vaut le mieux.

DON JUAN.

Ô le plus grand poltron qui soit dessous les cieux !

CARRILLE.

Je ne suis pas, Monsieur, seul de cette nature.
Trêve à tant de bravoure, et faisons feu qui dure.

DON JUAN.

1355 Quoi ! tu ne viendrais point voir l'Ombre avecque moi ?

CARRILLE.

Non, s'il vous plaît, Monsieur.

DON JUAN.

Mais j'ai besoin de toi.

CARRILLE.

À cela près, Monsieur, je suis prêt à tout faire

DON JUAN.

Mais quoi, pour me servir, n'es-tu pas nécessaire ?

CARRILLE, s'en allant.

Les morts vous serviront.

DON JUAN, l'arrêtant par le bras.

Et tu crois t'esquiver ?
1360 Tu me suivras partout, quoi qu'il puisse arriver.

CARRILLE, à genoux.

Quittez, Monsieur, quittez cette maudite envie,
Cette témérité vous coûtera la vie.

DON JUAN.

Non, non, je l'ai promis, et je prétends le voir.

CARRILLE.

Avez-vous de la faim ? Je n'en saurais avoir.

DON JUAN.

1365 Pourquoi non ? Le repas que l'Ombre nous prépare
Nous doit être à tous deux quelque chose de rare.

CARRILLE.

Courre qui le voudra pour cette nouveauté,
Car je ne vois pas lieu d'en être trop tenté. Serviteur !

DON JUAN.

Suis-moi donc, ou bientôt ma colère Va...

CARRILLE.

1370 Votre testament, quand voulez-vous le faire ?
Et mes gages, Monsieur, quand pourrai-je les avoir ?
Le cœur me dit qu'ils sont pour moi perdus ce soir.
Où sera mon recours, si vous allez au diable ?
Payez-les, sans souffrir que je sois misérable.

DON JUAN.

1375 Tu sais bien où les prendre, et n'ai-je pas du bien ?

CARRILLE.

Ah ! Quand un homme est mort, on dit qu'il n'avait rien.

SCÈNE VI.

**Deux Voix aux deux côtés du théâtre, Carrille,
Don Juan.**

1ère VOIX.

Don Juan !

DON JUAN.

Quelle voix ?

2ème VOIX.

Don Juan !

DON JUAN.

Qui m'appelle ?

CARRILLE.

L'Ombre vient vous quérir, allez vite après elle.

1ère VOIX.

1380 Don Juan ton heure s'approche,
C'est moi qui t'en viens avertir,
Laisse toucher d'un repentir,
Ton cœur aussi dur qu'une roche.
Tremble, ou la Justice des Dieux,
Va te foudroyer en ces lieux.

CARRILLE.

1385 Avec votre esprit fort, voyez où vous en êtes.
Tout ce que je vous disais n'était que des sornettes ;
Vous voyez cependant quelle prédiction...

DON JUAN.

Rien ne m'étonne encore en cette occasion.

CARRILLE.

On tremblerait à moins, et si vous vouliez croire...

DON JUAN.

1390 Je n'en démordrai point, il y va de ma gloire ;
En quoi suis-je donc tant nécessaire à ces Dieux ?
Ô toi ! Qui que tu sois qui me prêche pour eux,
Ne t' imagine pas que je change de vie.

2ème VOIX.

De tourments infinis, tu la verras suivie.

DON JUAN.

1395 Autre donneur d'avis.

2ème VOIX.

Ah ! Don Juan, tu te perds,
Pour avoir pratiqué tant de noires maximes.
Nous souffrons des tourments divers,
Même peine est due à tes crimes,
Et ta fin doit servir d'exemple à l'Univers.

1400

DON JUAN.

Sont-ce nos deux amis qui parlent de la sorte,
Je les ai vus périr, Dieux !

1ère VOIX.

Leur puissance est forte,
Les nommant tu les crois.

DON JUAN.

C'est façon de parler,
Et pour de tels discours, je ne dois point trembler.

CARRILLE.

1405 Quoi ! malgré ces avis de très méchant augure,
Vous allez défier l'Ombre à sa sépulture ?
Fuyons plutôt, Monsieur.

DON JUAN.

Non, non, nous y voici.

Le tombeau paraît comme au troisième acte.

SCÈNE DERNIÈRE.
L'Ombre, Carrille, Don Juan.

CARRILLE.

Ah ! Que pour mon profit ne suis-je loin d'ici !

L'OMBRE.

Don Juan, songe à toi, tu vas cesser de vivre,
1410 Si tu ne veux tenir le chemin qu'on doit suivre.

DON JUAN.

Est-ce là le repas que tu veux me donner,
Et par ces vaines peurs prétends-tu m'étonner ?
Ne t'avais-je pas dit quelle était ma pensée ?
Quoi ! de ton souvenir serait-elle effacée ?
1415 Faut-il te répéter qu'un cœur comme le mien
S'affranchit des remords et ne redoute rien ?

L'OMBRE.

Non, mais ces mêmes dieux que ta fureur offense
Toujours vers les mortels penchent à la clémence.
Le délai de ta perte augmentait leur bonté,
1420 Ils voulaient un remords pour tes impiétés,
Et c'était pour savoir quelle était ton envie,
Que jusqu'à ce moment ils t'ont laissé la vie.
Voilà pour quel sujet je t'avais invité.
Déclare promptement quelle est ta volonté.

DON JUAN.

1425 Ombre, tu perds ton temps à des discours frivoles ;
Tu crois toucher mon cœur, je ris de tes paroles,
Et pour te détourner d'y prétendre plus rien,
Apprends mon sentiment, mais écoute-moi bien,
Car la redite ici ne m'est pas nécessaire :
1430 Je n'ai rien fait encor que je ne veuille faire,
Je fus ton assassin et si l'occasion
Faisait naître à ce prix ma satisfaction,
Je remplirais d'horreur et de deuil ta famille,
Et ferais périr tout pour jouir de ta fille.
1435 Les forfaits les plus noirs ont des charmes pour moi,
Et loin que tes avis me donnent de l'effroi,
Je prétends dès demain dans l'ardeur qui m'anime,
Entasser mort sur mort et crime sur le crime.
Oui, malgré tes avis...

L'OMBRE.

Redoute mon pouvoir.

DON JUAN.

1440 Va, va, je n'en crois rien si tu ne le fais voir.

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI.

Par grâce et privilège du Roi, donné à Saint-Germain-en-Laye, le sixième jour de février 1670. Il est permis au sieur ROSIMOND, de faire imprimer, vendre et distribuer par tel imprimeur et libraire qu'il lui plaira, une pièce de théâtre, intitulées Le Nouveau Festin de Pierre, représentée depuis peu sur le Théâtre du Marais, durant le temps de cinq années entières et accomplies, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la première fois, avec défenses à tous autres libraires et imprimeurs de l'imprimer, vendre et distribuer pendant ledit temps sans la permission et consentement dudit sieur de ROSIMOND, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de mille livres d'amende, de confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous dépens dommages et intérêts, comme il est plus au long porté par lesdites lettres patentes, à l'extrait desquelles, dûment collationnées, foi soit ajoutée comme à l'original, Signée, par le Roi, DALENCE, et scellée du grand sceau de cire jaune.

Ledit sieur ROSIMOND a cédé et transporté son droit de privilège à Pierre Bienfait, à René Guignard, et à François Clouzier fils, Marchand libraires à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

Registrée sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires et imprimeurs de Paris, suivant l'arrêt de la cCour de Parlement du 8 avril 1653. Fait le 28 mars 1670. Signé, SOUBRON syndic.

Achevé d'imprimer pour le première fois le 15 avril 1670.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].